

Zur
Gräfl.vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

No. 3451

MEMOIRES

DE

JEAN LA VIE

DE

DE WOLFFENBUTTEL

105

106

MEMOIRES

POUR

SERVIR A LA VIE

DE

MR. DE VOLTAIRE.

MEMOIRES

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET

M. DE VOLTAIRE

MEMOIRES

POUR

SERVIR A LA VIE

DE

MR. DE VOLTAIRE.

ÉCRITS PAR LUI-MEME.



1784.

MEMOIRES

DE

MR DE VOLTAIRE

PAR M. DE VOLTAIRE



L43





MÉMOIRES

POUR

SERVIR A LA VIE,

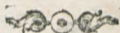
DE

MR. DE VOLTAIRE,

ECRITS PAR LUI-MEME.


J'étais las de la vie oisive & turbulente de Paris, de la foule des petits maitres; des mauvais livres imprimés avec approbation & privilège du Roi; des cabales des gens de lettres, des bassesses & du brigandage des misérables qui des-ho-

A 3



oroient la littérature --- je trouvai en 1733 une jeune Dame qui pensoit à peu près comme moi; & qui prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne pour y cultiver son esprit, loin du tumulte du monde. C'était Madame la Marquise du Châtelet, la femme de France qui avait le plus de disposition pour toutes les sciences.

Son père, le Baron de Breteuil lui avait fait apprendre le latin, quelle possédait comme Madame Dacier; elle savait par cœur les plus beaux morceaux d'Horace, de Virgile, & de Lucrèce; tous les ouvrages philosophiques de Cicéron lui étaient familiers; son goût dominant était pour les mathématiques & pour la métaphisique: on a rarement uni plus de justesse d'esprit, & plus de goût avec plus d'ardeur




de s'insruire, elle n'aimait pas moins le monde & tous les amusemens de son âge & de son sexe; cependant elle quitta tout pour aller s'ensévelir dans un château délabré sur les frontieres de la Champagne, & de la Lorraine, dans un terrein très ingrat & très vilain; elle embellit ce château, quelle orna de jardins assés agréables; j'y bâtis une galerie; j'y formai un très beau cabinet de physique; nous eûmes une bibliothèque nombreuse, quelques savans vinrent philosopher dans notre retraite, nous eûmes deux ans entiers le célèbre König qui est mort Professeur à la Haye, & Bibliothécaire de Madame la Princesse. d'Orange. Maupertuis vint avec Jean Bernouilly, & des lors Maupertuis qui était né le plus jaloux des hommes me prit pour l'objet de cette passion qui lui à été toujours très chère.



J'enseignai l'Anglais à Madame du Châtelet, qui au bout de trois mois le sçut aussi bien que moi, & qui lisait également Loke, Newton & Pope; elle apprit l'Italien aussi vite, nous lumes ensemble tout le Tasse & tout l'Arioste, de forte que quand Algaroti vint à Cirey ou il Acheva son *Newtonianisme per le Dame* il la trouva assés savante dans sa langue pour lui donner de très bons avis dont elle profita. Algaroti était un Venitien fort aimable, fils d'un marchand fort Riche; il voyageait dans toute l'Europe, savait un peu de tout, & donnait à tout de la grace.

Nous ne cherchions qu'à nous instruire dans cette délicieuse retraite sans nous informer de ce qui se passait dans le reste du monde; notre plus grande attention se tourna long-tems du côté de Leibnitz &



de Newton. Madame du Chatelet s'attacha d'abord à Leibnitz & développa une partie de son systême dans un livre très bien écrit intitulé *Institutions de Phisique*, elle ne chercha pas à parer cette philosophie d'ornemens étrangers; cette affecterie n'entroit point dans son caractère mâle & vrai: la clarté, la précision & l'élégance composaient son style. Si jamais on a pu donner quelque vraisemblance aux idées de Leibnitz, c'est dans ce livre qu'il la faut chercher. Mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarasser de ce que Leibnitz a pensé. Née pour la vérité elle abandonna bientôt les systêmes & s'attacha aux découvertes du grand Newton; elle traduisit en français tout le livre des principes mathématiques, & depuis, lorsqu'elle eut fortifié ses connaissances elle ajouta à ce livre que

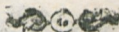


si peu de gens entendent, un commentaire Algébrique qui n'est pas davantage à la portée du commun des lecteurs. Monsieur Clairault, l'un de nos meilleurs Géomètres, a revu exactement ce commentaire; on en a commencé une édition, il n'est pas honorable pour notre siècle quelle n'ait pas été achevée.

Nous cultivions à Cirey tous les arts; j'y composai *Alzire*, *Méropé*, *l'Enfant prodigue*, *Mahomet*; je travaillai pour elle à un essai sur l'histoire générale depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, je choisis cet époque de Charlemagne parceque c'est celle où Bossuet s'est arrêté & que je n'osois toucher à ce qui avait été traité par ce grand homme, cependant elle n'était pas contente de l'histoire universelle de ce prélat, elle ne la trouvait pas éloquente, elle était indignée que presque tout

l'ouvrage de Bossuet roulât sur une nation aussi méprisable que celle des Juifs.

Après avoir passé six années dans cette retraite, au milieu des sciences & des arts, il fallut que nous allassions à Bruxelles où la maison du Chatelet avait depuis long-tems un procès considerable contre la maison de Housbrouck. J'eus le bonheur d'y trouver un petit fils de l'illustre & infortuné grand pensionnaire de Wiht, qui était premier président de la chambre des comptes; il avait une des plus belles Bibliothèques de l'Europe qui me servit beaucoup pour l'histoire générale; mais j'eus à Bruxelles un bonheur plus rare, & auquel je fus plus sensible: j'acommodai le procès pour lequel ces deux maisons se ruinaient en frais depuis soixante ans. Je fis avoir à Monsieur le Marquis



du Chatelet deux cent vingt mille livres argent comptant --- moyennant quoi tout fut terminé.

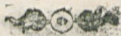
Lorsque j'étais encore à Bruxelles en 1740. le gros Roi de Prusse Frédéric Guillaume, le moins endurant de tous les Rois, sans contre dit, le plus économe & le plus riche en argent comptant mourut à Berlin; son fils qui s'est fait une réputation si singulière entretenoit un commerce assez régulier avec moi depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être de père & de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques.

Le père étoit un véritable Vandale qui dans tout son regne n'avoit songé qu'à l'amour de l'argent & à entretenir à moins de fraix qu'il pouvoit les plus belles troupes de l'Europe. Jamais sujets ne furent plus pauvres que les siens, & jamais



Roi ne fut plus riche. Il avait acheté à vil prix une grande partie des terres de la noblesse, la quelle avait mangé bien vite le peu d'argent qu'elle en avait retiré, & la moitié de cet argent était rentré encore dans les coffres du Roi par les impots sur la consommation; toutes les terres Royales étaient affermees à des receveurs qui étaient en même tems exacteurs & juges, de façon que quand un cultivateur n'avait pas payé à un fermier, il prenait son habit de juge & condamnait le délinquant un double; il faut observer que quand ce fermier ne payait pas le Roi, le dernier du mois, il était lui même taxé au double le premier du mois suivant.

Un homme tuait-il un lièvre, ébranchait-il un arbre dans le voisinage des terres du Roi, ou avait il commis quelque autre faute, il fallait

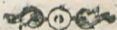


payer une amende; une fille faisait
elle un enfant il fallait que la mère,
ou le père, ou les parents donnas-
sent de l'argent au Roi pour la façon;
Madame la Baronne de Kniphausen,
la plus riche veuve de Berlin, c'est-à-
dire qui possédait sept à huit mille
livres de rentes, fut accusée d'avoir
mis au monde un sujet du Roi dans
la seconde année de son veuvage; le
Roi lui écrivit de sa main que pour
sauver son honneur elle envoyât sur
le champ trente mille livres à son
trésor, elle fut obligée de les em-
prunter & fut ruinée.

Il y avait un Ministre à la haye
nommé *Luisius*, c'était certainement
de tous les Ministres des têtes cou-
ronnées le plus mal payé; ce pauvre
homme pour se chauffer fit couper
quelques arbres dans les Jardins
d'Hous-leverdick appartenant pour
lors à la maison de Prusse, il reçut

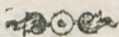
bientôt après des dépêches du Roi son maître qui lui retenait une année d'appointemens, *Luisius* desespéré se coupa la gorge avec le seul rasoïr qu'il eut. Un vieux valet vint à son secours & lui sauva malheureusement la vie. J'ai retrouvé depuis son excellence à la Haye, & je lui ai fait l'aumône à la porte du palais nommé la *vieille Cour*, palais appartenant au Roi de Prusse, & où le pauvre ambassadeur avait demeuré douze ans.

Il faut avouer que la Turquie est une république en comparaison du despotisme exercé par Frédéric Guillaume. C'est par ces moyens qu'il parvint en vingt huit ans de regne à entasser dans les caves de son palais de Berlin environ vingt millions d'écus bien enfermés dans des tonneaux garnis de cercles de fer; il se donna le plaisir de meubler tout le grand appartement du palais de grôs



effets d'argent massif dans les quels l'art ne surpassoit pas la matière. Il donna à la reine sa femme en Compte un cabinet dont tous les meubles étoient d'or jusqu'aux pommeaux des pelles & des pincettes, & jusqu'aux caffétières.

Le Monarque sortait à pied de ce palais vêtu d'un méchant habit de drap bleu à boutons de cuivre qui lui venoit à moitié des cuisses & quand il achetoit un habit neuf, il faisoit fervir les vieux boutons; c'est dans cet équipage que sa Majesté, armée d'une grosse canne de sergent, faisoit tous les jours la revue de son régiment de géans. Ce régiment étoit son goût favori, & sa plus grande dépense; le premier rang de sa compagnie étoit composé d'hommes dont le plus petit avoit sept pieds de haut, il les faisoit acheter au boût de l'Europe, & de l'Asie; j'en vis encore



quelques uns après sa mort, le Roi son fils qui aimait les beaux hommes & non les grands hommes avait mis ceux-ci chés la reine sa femme en qualité d'heyduques. Je me souviens qu'ils accompagnèrent un vieux carrosse de parade qu'on envoya au devant du Marquis de Beauveau, qui vint complimenter le nouveau Roi au mois de Novembre 1740. le feu Roi Frédéric Guillaume qui avait autre fois fait vendre tous les meubles magnifiques de son père n'avoit pu se défaire de cet énorme carrosse dédoré; les heyduques qui étoient aux portières pour le soutenir en cas qu'il tombat se donnaient la main par dessus l'imperiale. Quand Frédéric Guillaume avait fait sa revüe, il alloit se promener par la ville, tout le monde s'enfuyait au plus vite, s'il rencontrait une femme, il lui demandoit pourquoi elle perdait son



temps dans les rues *va t'en chés toi-
gueuse, une honnête femme doit être
dans son ménage* & il accompagnait
cette remontrance, ou d'un soufflet,
ou d'un coup de pied dans le ventre,
ou de quelque coup de canne; c'est
ainsi qu'il traitait aussi les Ministres
du St. Évangile quant il leur prenoit
envie d'aller voir la parade.

On peut juger si ce vandale était
étonné, ou fâché d'avoir un fils
plein d'esprit, de graces, de politesse,
& d'envie de plaire, qui cherchait à
s'instruire & qui faisoit de la Musi-
que & des vers. Voyait-il un livre
dans les mains du Prince héréditaire,
il le jettait au feu; le prince jouait il
de la flute, le père cassait la flute,
& quelque fois traitait Son Altesse
Royale comme il traitait les Dames
& les prédicans à la parade.

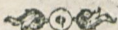


Le Prince lassé de toutes ces attentions que son père avait pour lui, résolut un beau matin en 1730 de fuir sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettoit pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier Général, ou d'un Marchand anglais: il emprunta quelques centaines de ducats.

Deux jeunes gens fort aimables Kal & Keis devaient l'accompagner. Kal était le fils unique d'un brave Officier Général. Keis était gendre de cette même Baronne de Kniphhausen à qui il en avoit coûté dix mille écus pour faire des enfans: le jour & l'heure étaient déterminés; le père fut informé de tout, on arrêta en même le Prince & ses deux compagnons de voyage; le Roi crut d'abord que la Princesse Margrave de Bareith était du complot, & comme il était

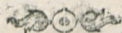


expéditif en fait de justice, il la jetta à coup de pieds par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La Reine mère qui se trouva à cette expédition dans le tems que sa fille Willemine alloit faire le faut, la retint à peine par ses juppons; il resta à la Princesse une contusion au dessus du tetton gauche, qu'elle a conservé toute sa vie comme une marque des feintimens paternels & qu'elle m'a fait l'honneur de me montrer; ce Prince avait une espèce de maîtresse, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg établi à Potsdam. Elle jouoit du clavecin assés mal; le Prince Royal l'accompagnoit de la flute, il crut être amoureux d'elle, mais il se trompait, sa vocation n'était pas pour le sexe. Cependant comme il avait fait semblant de l'aimer, le père fit faire à cette Demoiselle le tour de la place



de Potsdam conduit par le boureau qui la fouettait sous les yeux de son fils; après l'avoir régala de ce spectacle, il le fit transférer à la citadelle de *Custrin* située au milieu d'un marais, c'est là qu'il fut enfermé dix mois sans domestiques, dans un espèce de cachôt, & au bout de six mois, on lui donna un Soldat pour le servir; ce Soldat jeune, beau bien fait, & qui jouoit de la flute servait de plus d'une manière à amuser le prisonnier. Tant de belles qualités ont fait depuis sa fortune, je l'ai vu à la fois valet de chambre, & premier Ministre, avec toute l'insolence que ces deux postes peuvent inspirer.

Le Prince étoit depuis quelques semaines dans son château de *Custrin*, lorsqu'un jour un vieil Officier suivi de quatre grénadiers entra dans sa chambre fondant en larmes.



Frédéric ne doute pas qu'on ne vint lui couper le cou, mais l'Officier toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grénadiers qui le placerent à la fenêtre & qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de son Ami Kal sur un échaffaut dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à Kal & s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle, comme il l'avait été à celui de la fille foïettée.

Quant à Keis l'autre confident il s'en fuit en Hollande; le Roi dépêcha des soldats pour le prendre il ne fut manqué que d'une minute & s'embquara pour le Portugal ou il demeura jusqu'à la mort du Clément Frédéric Guillaume.

Le Roi n'en voulait pas demeurer là. Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considé

fait qu'il avait trois autres garçons dont aucun ne faisait des vers & que c'était assés pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le Prince Royal à la mort comme l'avait été le Czarovitz, fils aîné du Czar Pierre premier.

Il ne parait pas bien décidé par les loix divines & humaines qu'un jeune Prince doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager. Mais le Roi aurait trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie. En tous cas son autorité paternelle aurait suffi. L'Empereur Charles VI qui prétendait que le Prince Royal comme Prince de l'empire ne pouvait être jugé à mort que dans une diète, envoya le Comte de Seckendorf au père pour lui faire les plus sérieuses remontrances, le Comte de Seckendorf que j'ai vu



depuis en Saxe ou il s'étoit retiré, ma juré qu'il avoit eu beaucoup de peine a obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au Prince, c'est ce même Seckendorf qui a commandé les armées de Bavière, & dont le Prince devenu Roi de Prusse fait un portrait affreux dans l'histoire de son Père qu'il a inseré dans une trentaine d'exemplaires des mémoires de Brandebourg (*) après cela fervés les Princes & empêchés qu'on ne leur coupe la tête.

Au bout de dix huit mois les sollicitations de l'Empereur & les larmes de la Reine de Prusse obtinrent la liberté du Prince héréditaire, qui se mit à faire des vers & de la musique plus que jamais. Il lisait Leibnitz & même Wolf qu'il appelloit

(*) J'ai donné à l'électeur palatin, celui dont le Roi de Prusse m'avoit fait présent.

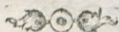
lait un compilateur de Fatras; & il donnait tant quil pouvait dans toutes les sciences à la fois.

Comme son Père lui accordait peu de part aux affaires dans ce pays ou tout consistait en revues, il employa son loisir à écrire aux gens de lettres de France qui étaient un peu connus dans le monde; le principal fardeau tomba sur moi, c'était des lettres en vers, c'était des traités de métaphisique, d'histoire, de politique; il me traitait d'homme divin, je le traitais de Salomon; ces épithetes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelquesunes de ces fa-
daises dans le recueil de mes œuvres, & heureusement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très belle écritoire de Martin, il eut la bonté de me faire présent de quelques colifichets d'ambre, & les beaux es-

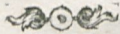


prits des caffés de Paris s'imaginèrent avec horreur que ma fortune était faite. Un jeune Courlandais nommé REIZERLING qui faisait aussi des vers français tant bien que mal & qui en conséquence était alors son favori, nous fut dépêché à Cirey des frontières de la Poméranie ; nous lui donnâmes une fête. Je fis une belle illumination dont les lumières dessinoient les chiffres & le nom du Prince Royal avec cette devise, *l'espérance du genre humain*. Pour moi si j'aurais voulu concevoir des espérances personnelles, j'en étais fort en droit, car on m'écrivait *mon cher ami* & on me parlait souvent dans les dépêches des marques solides d'amitié qu'on me destinait quand on serait sur le Thrône.

Il y monta enfin lorsque j'étais à Bruxelles, & il commença par envoyer en France en ambassade ex.



traordinaire un manchot nommé *Canias*, cy-devant François réfugié & alors Officier dans ses troupes. Il disait qu'il y avait un Ministre de France à Berlin à qui il manquait une main & que pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au Roi de France il lui envoyait un Ambassadeur qui n'avait qu'un bras, *Canias* en arrivant au cabaret me dépêcha un jeune homme qu'il avait fait son page, pour me dire qu'il était trop fatigué pour venir chés moi, qu'il me pria de me rendre chés lui sur l'heure & qu'il avait le plus grand & le plus magnifique présent à me faire de la part du Roi son maitre. Courez vite, dit Madame du Chatelet, on vous envoie sûrement les diamans de la couronne. Je courus, je trouvai l'Ambassadeur, qui pour toute valise avait derrière sa chaise un cartou de vin de la cave du feu Roi,

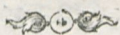


que le Roi regnant m'ordonnait de boire.

Je m'épuisais en protestations d'étonnement, & de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de sa Majesté, substituées aux solides dont elle m'avait flatté & je partageai le carteau avec Camas.

Mon Salomon était alors à Strasbourg. La fantaisie lui avait pris en visitant ses longs & étroits états qui allaient depuis Gueldres j'usqu'à la mer Baltique, de voir *incognito* les frontières & les troupes de France.

Il se donna ce plaisir dans Strasbourg sous le nom du Comte du Four, riche Seigneur de Bohème, son frère le Prince Royal qui l'accompagnait avait pris aussi son nom de guerre, & Algarotti, qui s'était déjà attaché à lui, était le seul qui ne fut pas en masque.



Le Roi m'envoya à Bruxelles
une relation de son voyage, moitié
prose, moitié vers, dans un goût ap-
prochant de Bachaumont & de Cha-
pelle; c'est à dire autant qu'un Roi
de Prusse peut en approcher. Voyez
quelques endroits de sa lettre.

„ Après des chemins affreux
„ nous avons trouvé des gîtes plus
„ affreux encore

„ Car des hôtes intéressés,

„ De la faim [nous voyant pressés,

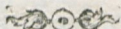
„ D'une façon plus que frugale]

„ Dans une chaumière infernale

„ En nous empoisonnant nous volaient nos
écus

„ O siècle différent du tems de Lucullus.

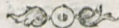
„ Des chemins affreux; mal
„ nourris, mal abreuvés, ce n'était pas
„ tout, nous essayames encore bien
„ des accidens, & il faut assurément
„ que notre équipage ait un air fin-



„gulier puisqu'à chaque endroit ou
 „ nous passames on nous prit pour
 „ quelque chose d'autre.

„ Les uns nous prenoient pour des Rois,
 „ D'autres pour des filoux courtois,
 „ D'autre pour gens de connaissance,
 „ Par fois le peuple s'atroupait ;
 „ Entre les yeux nous regardait
 „ En badaûts curieux remplis d'imperti-
 nence.

„ Le maitre de la poste de Kell
 „ nous ayant assuré qu'il ni avait
 „ point de falut fans passe-ports, &
 „ voyant que le cas nous mettait
 „ dans la nécessité absolue d'en faire
 „ nous mêmes, au de ne point
 „ entrer à Strasbourg. Il fallut pren-
 „ dre le premier parti, à quoi les
 „ armes prussiennes que j'avais fur
 „ mon cachet nous seconderent mer-
 „ veilleusement, nous arrivances à
 „ Strasbourg, & le Corsaire de la

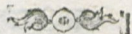


„Douane, & le visiteur parurent
„contents de nos preuves.

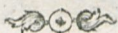
„ Les scelerats nous épiaient,
„ D'un œil le passe-port lisaient,
„ De l'autre lorgnant notre bourse
„ L'or par qui Jupin jouissait
„ De Danaë quil caraissait ;
„ L'or par qui César gouvernait
„ Le monde heureux sous son Empire;
„ L'or plus Dieu que Mars & l'amour
„ Ce même or fut nous introduire,
„ Le soir dans les murs de Strasbourg.

On voit par cette lettre qu'il n'é-
tait pas devenu le meilleur de nos
poètes, & que sa philosophie ne
regardoit pas avec indifférence le
métal dont son père avait fait pro-
vision.

De Strasbourg il fut voir les
états de la Basse-Allemagne, & me

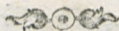


monde qu'il viendrait *incognito* me voir à Bruxelles ; nous lui préparions une belle maison, mais étant tombé malade dans le petit château de Meuse à deux lieues de Clèves, il m'écrivit qu'il comptait que je ferais les avances. J'allai donc lui rendre mes très humbles hommages. Maupertuis qui avait déjà ses vues & qui était possédé de la rage d'être Président d'une Académie, s'était présenté de lui-même & logeait avec Algarotti & Keiserling dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la Cour un soldat pour toute garde, le Conseiller-privé Rambonet, Ministre d'État, se promenait dans la Cour en soufflant dans ses doigts ; il portait de grandes manchettes de toile sale, un chapeau troué, une vieille perruque de Magistrat, dont un côté entraît dans une de ses poches, & l'autre



passait à peine l'épaule, on me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'état importante, & cela était vrai.

Je fus conduit dans l'apartement de sa Majesté, il n'y avait que les quatre murailles, j'aperçus dans un cabinet à la lueur d'une bougie un petit grabat de deux pieds & demi de large, sur le quel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu, c'étoit le Roi qui suait & qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent, je lui fis la révérence, & commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier Médecin. L'accès passé, il s'habilla & se mit à table. Algarotti, Keiserling, Maupertuis & le Ministre du Roi, auprès des États généraux, nous fumes du souper, ou l'on traita



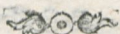
à fond de l'immortalité de l'ame, de la liberté & des androgines de Platon.

Le conseiller Rabonet & était pendant ce tems là monté sur un cheval de louage, il alla toute la nuit & le lendemain arriva aux portes de Liège on il instrumenta au nom du Roi son maitre; tandis que deux mille hommes de troupes de Vèzel mettoient la ville de Liège à contribution. Cette belle expédition avoit pour prétextes quelques droits que le Roi prétendait sur un Fauxbourg, il me chargea même de travailler au manifeste, & j'en fis un tant bon que mauvais ne doutant pas qu'un Roi avec qui je soupais & qui m'appellait son ami, ne dut toujours avoir raison. L'affaire s'accomoda bientôt moyennant un million qu'il exigea en ducats de poids. Et qui servirent à l'indemniser des fraix de son voyage de

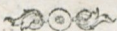
Strasbourg dont il s'était plaint dans sa poétique lettre.

Je ne laissai pas de me sentir attaché à lui, car il avoit de l'esprit & des graces, & de plus il était Roi, ce qui fait toujours une grande féduction, attendu la foiblesse humaine ; d'ordinaire ce sont nous autres gens de lettres qui gâtons les Rois, celui là me louait depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que l'Abbé des Fontaines, & d'autres gredins me diffamoient dans Paris, au moins une fois la semaine.

Le Roi de Prusse quelque tems avant la mort de son père, s'était avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avoit en un Prince pour disciple la première chose qu'il lui eut recommandé aurait été d'écrire contre lui; mais le Prince Royal n'y avait pas entendu



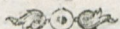
tant de finesse. Il avait écrit de bonne fois dans le tems qu'il n'était pas encore souverain, & que son père ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique; il louait alors de tout son cœur la modération, la justice, & dans son enthousiasme il regardait toute usurpation comme un crime. Il m'avait envoyé son manuscrit à Bruxelles pour le corriger & le faire imprimer; & j'en avais déjà fait présent à un Libraire de Hollande, nommé *Vanduren*, le plus insigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'*Anti-Machiavel*, tandis que le Roi de Prusse qui avait cent millions dans ses coffres, en prenait un aux pauvres Liègeois par la main du conseiller *Rambonet*. Je jugeai que mon *Salomon* ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé soixante six mille quatre cents hommes complets



d'excellentes troupes, il les augmentait, & paraissait avoir envie de s'en servir à la première occasion.

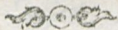
Je lui représentai qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le même tems qu'on pourroit lui reprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service, mais le libraire demanda tant d'argent que le Roi, qui d'ailleurs n'étoit pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aimait mieux l'être pour rien, que de payer pour ne l'être pas.

Lorsque j'étais en Hollande occupé de cette besogne, l'Empereur Charles VI. mourut au mois d'Octobre 1740. d'une indigestion de champignons qui lui causa une apoplexie, & ce plat de champignons changea



la destinée de l'Europe. Il parut bientôt que *Frédéric Trois*, Roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de Machiavel que le Prince Royal avait paru l'être. Quoiqu'il roulât déjà dans sa tête le projet de son invasion en Silésie, il ne m'appella pas moins à sa Cour.

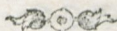
Je lui avais déjà signifié que je ne pouvais pas m'établir auprès de lui, que je devais préférer l'amitié à l'ambition, que j'étais attaché à Madame du Chatelet, & que Philosophe pour Philosophe, j'aimais mieux une Dame qu'un Roi. Il approuvait cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'Octobre. Le Cardinal de Fleury m'écrivit une longue lettre pleine d'éloges pour l'Anti-Machiavel & pour l'auteur, je ne manquai pas de la lui montrer. Il rassemblait déjà ses troupes, sans qu'aucun de ses



généraux, ni de ses Ministres put pénétrer son dessein.

Le Marquis de Beauveau envoyé auprès de lui pour le complimenter croyait qu'il allait se déclarer contre la France en faveur de Marie Thérèse, Reine de Hongrie & de Bohême, fille de Charles VI. qu'il voulait appuyer l'élection à l'empire de François de Lorraine, Grand-Duc de Toscane, époux de cette Reine; qu'il pouvait y trouver de grands avantages.

Je devais croire plus que personne qu'en effet le nouveau Roi de Prusse allait prendre ce parti, car il m'avait envoyé trois mois auparavant un écrit politique de sa façon, dans lequel il regardait la France comme l'ennemie naturelle & la déprédatrice de l'Allemagne. Mais il était dans sa nature de faire toujours tout



le contraire de ce qu'il disait, & de ce qu'il écrivait. Non par dissimulation; mais parce qu'il écrivait & parlait avec une espèce d'enthousiasme, & agissait ensuite avec un autre.

Il partit au 15 Décembre avec la Fièvre-quarte pour la conquête de la Silésie, à la tête de trente mille combattans, bien pourvus de tout, & bien disciplinés, & il dit au Marquis de Beauveau en montant à cheval; *je vais jouer votre jeu, si les armes viennent, nous partagerons.*

Il a écrit depuis l'histoire de cette conquête; il me la montrée toute entière, voici des articles curieux du début de ces annales j'eus soin de les transcrire de préférence comme un monument unique.

„Que l'on joigne à ces considérations des troupes toujours prêtes
 „d'agir, mon épargne bien remplie,
 „& la vivacité de mon caractère

„étaient les raisons que j'avois de
„faire la guerre à Marie Thérèse
„Reine de Bohème & de Hongrie &
„quelques lignes ensuite, il y avoit
„ces propres mots.

„L'ambition, l'intérêt, le desir
„de faire parler de moi l'emporte-
„rent, & la guerre fut résolue. „

Depuis qu'il y a des conquérants
ou des esprits ardents qui ont voulu
l'être, je crois qu'il est le premier
qui se soit ainsi rendu justice. Jamais
homme peut-être, n'a plus senti la rai-
son, & n'a plus écouté ses passions; ces
assemblages de philosophie & de dé-
reglement d'imagination ont tou-
jours composé son caractère.

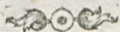
C'est dommage que je lui aie fait
retrancher ce passage quand je corri-
geai depuis tous les ouvrages; un
aveu si rare devoit passer à la posté-
rité, & servir à faire voir sur quoi
sont fondées presque toutes les guer-



res. Nous autres gens de lettres; poëtes, historiens, déclamateurs d'Académie, nous célébrons ces beaux exploits, & voila un Roi qui les fait, & qui les condamne.

Ses troupes étaient déjà en Silésie quand le Baron de Gotter son Ministre à Vienne, fit à Marie Thérèse la proposition incivile de céder de bonne grace au Roi Electeur son maître, les trois quarts de cette province, moyennant quoi le Roi de Prusse lui prêterait trois millions d'écus, & ferait son mari Empereur.

Marie Thérèse n'avait alors ni troupe, ni argent, ni crédit, & cependant elle fut inflexible, elle aima mieux risquer de tout perdre que de fléchir sous un Prince qu'elle ne regardait que comme le Vassal de ses ancêtres, & à qui l'Empereur son père avait sauvé la vie. Les géné-



raux rassemblèrent à peine vingt mille hommes : son Maréchal Neuperge qui les commandait, força le Roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de Nein à Molwitz: la cavalerie Prussienne fut d'abord mise en déroute par la cavalerie Autrichienne, & du premier choc le Roi qui n'était pas accoutumé à voir des batailles s'en fuit jusqu'à Opleim, à douze grandes lieues du champ ou on se battait; Maupertuis qui avait cru faire une grande fortune s'était mis à sa suite dans cette campagne, s'imaginant que le Roi lui ferait au moins fournir un cheval, ce n'était pas la coutume du Roi. Maupertuis acheta un âne deux ducats le jour de l'action & se mit à suivre sa Majesté sur son âne du mieux qu'il put; sa monture ne put fournir la course, il fut pris & depouillé par les housards.



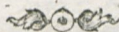
Frédéric passa la nuit couché sur un grabat dans un cabaret de village près de Ratibor sur les confins de la Pologne, il était désespéré & se croyait réduit à traverser la moitié de la Pologne pour rentrer dans le Nord de ses États, lorsqu'un de ses chasseurs arriva du camp de Molwitz & lui annonça qu'il avait gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un Aide de Camp; la nouvelle était vraie. Si la cavalerie Prussienne était mauvaise, l'infanterie était la meilleure de l'Europe; elle avait été disciplinée pendant trente ans par le vieux Prince d'Anhalt; le Maréchal Schwerin qui la commandait était un élève de Charles douze, il gagna la bataille. Aussitôt que le Roi de Prusse se fut enfui. Le Monarque revint le lendemain,



& le Général vainqueur fut peu après disgracié.

Je retournai philosopher dans la retraite de Cirey, je passai les hivers à Paris ou j'avais une foule d'ennemis; car m'étant avisé d'écrire longtemps auparavant l'histoire de Charles douze, de donner plusieurs pièces de théâtre, de faire même un poëme épique; j'avais, comme de raison, pour persécuteurs tous ceux qui se mêloient de vers, & de prose; & comme j'avais même poussé la hardiesse jusqu'à écrire sur la philosophie, il fallait bien que les gens qu'on appelle dévots, me traitassent d'Athée selon l'ancien usage.

J'avais été le premier qui eut ôsé développer à ma nation les découvertes de Newton en langage intelligible. Les préjugés Cartésiens qui avaient succédé en France aux préjugés péripatéticiens étaient alors

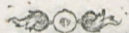


tellement en racinés, que le Chancelier Daguesseau regardait comme un homme ennemi de la raison & de l'État quiconque adoptait des découvertes faites en Angleterre. Il ne voulut jamais donner de privilège pour l'impression des élémens de la philosophie de Newton,

J'étais grand admireteur de Loke, je le regardais comme le seul métaphysicien raisonnable; je louai surtout cette retenüe si nouvelle, si sage en même tems, & si hardie avec la quelle il dit que nous n'en saurons jamais assez par les lumières de notre raison pour affirmer que Dieu ne peut accorder le don du sentiment & de la pensée à l'être appelé Matière.

On ne peut concevoir avec quel acharnement & avec quelle intrepidité d'ignorance on se déchaina contre moi sur cet article, le sentiment

de Loke n'avait point fait de bruit en France auparavant; parce que les docteurs lisaient saint Thomas & Quènel, & que le gros du monde lisait des romans. Lorsque j'eus loué Loke, on cria contre lui & contre moi. Les pauvres gens qui s'emportaient dans cette dispute ne savaient sûrement ni ce que c'est que la matière, ni ce que c'est que l'esprit, le fait est que nous ne savons rien de nous mêmes; que nous avons le mouvement, la vie, le sentiment, & la pensée, sans savoir comment, que les éléments de la matière nous sont aussi inconnus que le reste, que nous sommes des aveugles qui marchons & raisonnons, à tâton & que Lobe à été bien sage en avouant que ce n'est pas à nous à décider de ce que le Tout puissant ne peut pas faire. Cela joint avec quelques succès de mes pièces de Théâtre m'attira une



Bibliothèque immense de brochures dans les quelles on prouvait que j'étais un mauvais poëte, Athée, & fils d'un paysan.

On imprima l'histoire de ma vie dans la quelle on me donna cette belle généalogie. Un Allemand n'a pas manqué de ramasser tous les contes de cette espèce, dont on avait fait les libelles que l'on imprimait contre moi; on m'imputait des aventures avec des personnes que je n'avais jamais connues & avec d'autres qui n'avaient jamais existé. Je trouve en écrivant ceci, une lettre de Monsieur le Maréchal de Richelieu qui me donnait avis d'un gros libelle ou il était prouvé que sa femme m'avait donné un beau carosse & quelque autre chose, dans le tems qu'il n'avait point de femme. Je m'étais d'abord donné le plaisir de faire un recueil de ces calomnies,
¶mais

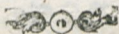


mais elles se multiplièrent au point que j'y renonçai.

C'était là tout le fruit que j'avais tiré de mes travaux je m'en consolais aisément tantôt dans la retraite de de Cirey & tantôt dans la bonne compagnie de Paris.

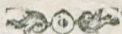
Tandis que les excréments de la littérature me faisaient la guerre, la France la faisait à la Reine de Hongrie, & il faut avouer que cette guerre n'était pas plus juste: car après avoir solennellement stipulé, garanti, juré la pragmatique-sanction de l'empereur Charles six & la succession de Marie Thérèse à l'héritage de son père. Après avoir eu la Lorraine pour prix de ces promesses, il ne paraissait pas trop conforme au droit des gens de manquer à un tel engagement. On entraîna le Cardinal de Fleury hors de ses mesures; il ne pouvait pas dire comme le Roi de

C



Prusse que c'était la vivacité de son tempérament qui lui fesait prendre les armes. Cet heureux prêtre regnait à l'âge de quatre vingt six ans, & tenait les rênes de l'état d'une main très foible. On s'étoit uni avec le Roi de Prusse dans le tems qu'il prenait la Silésie, on avoit envoyé en Allemagne deux armées pendant que Marie Thérèse n'en avoit point; l'une de ces armées avoit pénétré jusqu'à cinq lieues de Vienne sans trouver d'ennemis, on avoit donné la Bohême à l'électeur de Bavière qui fut élu empereur, après avoir été nommé Lieutenant Général des armées du Roi de France. Mais on fit bientôt toutes les fautes qu'il fallait pour tout perdre.

Le Roi de Prusse ayant pendant ce tems là meûri son courage & gagné des batailles, faisait la paix avec les Autrichiens. Marie lui abandonna



à son très grand regret le Comté de Glatz avec la Silésie. S'étant détaché de la France sans ménagement à ces conditions au mois de Juin 1741, il me manda qu'il s'était mis dans les remedes, & qu'il conseillait aux autres malades de se rétablir.

Ce Prince se voyait alors au comble de la puissance, ayant à ses ordres cent trente mille hommes de troupes victorieuses, dont il avait formé sa Cavalerie, tirant de la Silésie le double de ce quelle avait produit à la maison d'Autriche, affermi dans sa nouvelle conquête & d'autant plus heureux que toutes les autres puissances souffraient.

Les Princes se ruinent aujourd'hui par la guerre, il s'y était enrichi. Ses soins se tournerent alors à embellir la ville de Berlin, à bâtir une des plus belles salles d'Opéra qui soient en Europe, à faire venir des artistes en

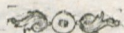


tout genre, car il voulait aller à la gloire par tous les chemins & au meilleur marché possible.

Son père avait logé à Potsdam dans une vilaine maison, il en fit un palais, Potsdam devint une jolie ville, Berlin s'agrandissait; on commençait à y connaître les douceurs de la vie, que le feu Roi avait très négligées: quelques personnes avaient des meubles. La plupart même portaient des chemises, car sous le regne précédent on ne connaissait gueres que des devant de chemises qu'on attachait avec des cordons, & le Roi regnant n'avait pas été élevé autrement. Les choses changeaient à vue d'œil; Lacédemone devenait Athènes, des deserts furent défrichés, cent trois villages furent formés dans des marais desséchés. Il n'en faisait pas moins de la musique, & des livres, ainsi il ne fallait pas me savorer si

mauvais gré de l'appeller le Salomon du Nord. Je lui donnais dans mes lettres ce sobriquet qui lui demeura longtems.

Le Cardinal de Fleury était mort le 29 Janvier 1743 âgé de quatre vingt dix ans, jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère, & jamais Ministre n'avait gardé sa place plus longtems; il commença sa fortune à l'âge de soixante treize ans par être Roi de France & le fut jusqu'à sa mort sans contradiction. Affectant toujours la plus grande modestie, n'amassant aucun bien, n'ayant aucun faste, & se bornant uniquement à regner. Il laissa la réputation d'un esprit fin & aimable, plus-tôt que d'un génie & passa pour avoir mieux connu la Cour que l'Europe. Je l'avais vu chés Madame la Maréchale de Villeroy, quand il n'était qu'ancien évêque de la petite vilaine ville.



de Fréjus, dont il s'étoit toujours intitulé *Evêque par l'indignation divine*, comme on le voit dans quelques unes de ses lettres. La Maréchale étoit une très laide femme, qu'il avoit repudiée le plus tôt qu'il avoit pu. Le Maréchal de Villeroy, qui ne savoit pas que l'évêque avoit été longtems l'amant de la Maréchale sa femme, le fit nommer par Louis XIV, précepteur de Louis XV; de précepteur il devint premier Ministre, & ne manqua pas de contribuer à l'exil du Maréchal son bienfaiteur. C'étoit, à l'ingratitude près, un assés bon homme, mais comme il n'avoit aucun talent, il écartoit tous ceux qui en avoient dans quelque genre que ce put-êtr.

Plusieurs Académiciens voulurent que j'eusse ma place à l'Académie Française, on demanda au fouter du Roi, qui prononceroit l'o-

raison funebre du Cardinal à l'Académie: le Roi repondit que ce seroit moi. Sa Maitresse, la Duchesse de Chateauroux le voulait, mais le Comte de Maurepas, Secretaire d'État, ne le voulait pas, il avait la manie de se brouiller avec toutes les maitresses de son maître & il s'en est mal trouvé.

Un vieil imbécille, précepteur du Dauphin, autre fois Théatin, & depuis évêque de Mirepoix, nommé Boyer se chargea par principe de conscience de seconder le caprice de Monsieur de Maurepas. Ce Boyer avait la feuille des bénéfices, le Roi lui abandonnait toutes les affaires du clergé. Il traita celle-ci comme un point de discipline Ecclésiastique, il représenta que c'était offenser Dieu qu'un profane comme moi succedat à un cardinal. Je savais que Monsieur de Maurepas le faisait agir. J'allai trouver ce Ministre; je lui dis, une

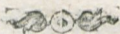


place à l'Académie n'est pas une dignité bien importante : mais après avoir été nommé il est triste d'être exclus. Vous êtes brouillé avec Madame de Chateauroux, que le Roi aime, & avec Monsieur le Duc de Richelieu qui la gouverne. Quel rapport y-a-t-il je vous prie, de nos brouilleries avec une pauvre place à l'Académie? je vous conjure de me répondre franchement. En cas que Madame de Chateauroux l'emporte sur Monsieur l'Évêque de Mirepoix vous y opposerés vous? il se recueillit un moment, & me dit oui, & je vous écraserai. Le prêtre enfin l'emporta sur la maitresse; & je n'eus point ma place, dont je ne me fouciai gueres. J'aime à me rappeler cette aventure qui fait voir les petitesesses de ceux qu'on appelle grands, & qui marquent combien les bagatelles sont quelques fois importantes pour eux.



Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du Cardinal, que dans les deux dernières années, la maison d'Autriche renaissait de sa cendre, la France était pressée par elle & par l'Angleterre. Il ne nous restait alors d'autres ressources que dans le Roi de Prusse, qui nous avait entraîné dans la guerre, & qui nous avait abandonné au besoin.

On imagina de m'envoyer secrètement chés ce Monarque pour sonder ses intentions, pour voir s'il ne ferait pas d'humeur à prévenir les orages qui devaient tomber tôt ou tard de Vienne sur lui après avoir tombé sur nous, & s'il ne voudrait pas nous prêter cent mille hommes dans l'occasion pour mieux assurer la Silésie, cette idée était tombée dans la tête de Monsieur de Richélieu, & de Madame de Chateau-



roux. Le Roi l'adopta, & Monsieur Amelot, Ministre des affaires étrangères, mais Ministre très subalterne, fut chargé seulement de presser mon départ: il falloit un prétexte. Je pris celui de ma querelle avec l'ancien Evêque de Mirepoix, le Roi approuva cet expédient: j'écrivis au Roi de Prusse que je ne pouvais plus tenir aux persécutions de ce Théatin & que j'allais me réfugier auprès d'un Roi philosophe, loin des tracasseries d'un bigot. Comme ce prélat signait toujours l'Anc-Évêq-de Mirepoix en abrégé, & que son écriture était assés incorrecte, on lisait l'âne de Mirepoix, au lieu de l'ancien; ce fut un sujet de plaisanterie, & jamais négociation ne fut plus gaie.

Le Roi de Prusse qui n'y allait pas de main morte, quant il fallait frapper sur les moines, & sur les

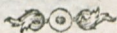
prélats de Cour, me répondit avec un déluge de railleries sur l'âne de Mirepoix, & me pressa de venir.

J'eus grand soin de faire lire ma lettre & les reponses. L'Évêque en fut informé, il alla se plaindre à Louis Quinze de ce qu'on le faisait, disait-il, passer pour un sot dans les Cours étrangères; le Roi lui répondit que c'était une chose dont on était convenu, & qu'il ne fallait pas qu'il y prit garde. Cette réponse de Louis Quinze, qui n'est guère dans son caractère, m'a toujours paru extraordinaire, j'avais à la fois le plaisir de me venger de l'Évêque, qui m'avait exclu de l'Académie, celui de faire un voyage très agréable, & celui d'être à portée de rendre service au Roi & à l'État. Monsieur de Maurepas entrait même avec chaleur dans cette aventure, parcequ'alors il gouvernait



Amelot, & qu'il croyait être le Ministre des affaires étrangères. Ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'il fallut mettre Madame du Chatelet de la confiance, elle ne voulait point a quelque prix que ce fut que je la quittasse pour le Roi de Prusse, elle ne trouvait rien de si lâche & de si abominable dans le monde que de se séparer d'une femme pour aller chercher un Monarque, elle aurait fait un vacarme horrible. On convint pour l'appaiser quelle entretrait dans le mistère & que les lettres passeraient par ses mains.

J'eus tout l'argent que je voulus pour mon voyage sur mes simples reçus, de Monsieur de Montmartel, je n'en abusai pas. Je m'arrêtai quelque tems en Hollande, pendant que le Roi de Prusse courrait d'un bout à l'autre de ses États pour faire des revües, mon séjour à la Haye ne

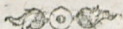


fut pas inutile. Je logeai dans le palais de la vieille Cour, qui appartenait alors au Roi de Prusse par ses partages avec la maison d'Orange. Son envoyé, le jeune Comte de Podevils, amoureux & aimé de la femme d'un des principaux membres de l'état attrappait par cette femme des copies de toutes les résolutions secrettes de leurs Hautes Puissances très mal-intentionées contre nous, j'envoyai les copies à la Cour, & mon service était très agréable.

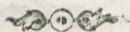
Quant j'arrivai à Berlin, le Roi me logea chés lui, comme il avait fait dans ses précédents voyages. Il menait à Potsdam la vie qu'il a toujours menée depuis son avènement au Trône; cette vie mérite quelques petits details. Il se levait à cinq heures du matin en été, & à six heures en hiver. Si vous voulez



savoir les cérémonies royales de se lever, quelles étaient les grandes & petites entrées, quelles étaient les fonctions de son grand Aumônier, de son grand Chambellan, de son premier Gentilhomme de la Chambre, de son Huissier, je vous répondrai qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller, & le raser, encore s'habillait il presque tout seul, sa chambre était assés belle. Une riche balustrade d'argent ornée de petits amours très bien sculptés, semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux, mais derrière les rideaux était au lieu de lit une Bibliothèque; & quant au lit du Roi, c'était un grabat de fangle avec un matelas mince, caché par un paravent: Marc Antoine & Julien ces deux Apôtres, & les plus grands hommes du Stoïcisme n'étaient pas plus mal couchés.



Quant sa Majesté étoit habillée & bottée, le Stoïque donnait quelques moments à la secte d'épicure, il faisait venir deux ou trois favoris, soit Lieutenant de son Régiment, soit pages, soit heyduques, ou jeunes cadets; on prenait du Caffé. Celui à qui on jettait le mouchoir restait demi quart d'heure tête à tête, les choses n'allaient pas jusqu'aux dernières extrémités, attendu que le Prince du vivant de son Père, avait été fort mal traité dans ses amours de passade, & non moins mal guéri. Il ne pouvait jouïr le premier rôle, il fallait se contenter du second, ces amusements d'écolier étant finis, les affaires d'État prenaient la place, son premier Ministre arrivait avec une grosse liasse de papiers sous le bras, le premier Ministe étoit un commis qui logeoit au second étage dans la



maison de *Frédorsdorff*, ce soldat devenu valet de chambre & favori, qui avait autres fois servi le Roi dans le château de Custrin; les secretaires d'état envoioient toutes les depêches au commis du Roi; il en apportait l'extrait, le Roi faisoit mettre les réponses à la marge en deux mots; toutes les affaires du Royaume s'expédioient ainsi en une heure. Rarement les secretaires d'état, les Ministres en charge l'abordoient, il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le Roi son père avait mis un tel ordre dans les finances, tout s'exécutoit si militairement, l'obéissance étoit si aveugle que quatre cent lieues de pays étoient gouvernées comme une Abbaye.

Vers les onze heures le Roi en bottes faisoit dans son jardin la revue de son Régiment des Gardes,



& à la même heure tous les colonels en faisaient autant dans toutes les provinces, dans l'intervalle de la parade & du diné, les princes ses frères, les Officiers généraux, un ou deux chambellans, mangeoient à sa table qui étoit aussi bonne quelle pouvoit l'être dans un pays où il n'y a ni gibier, ni viande de boucherie passable, ni une poularde & où il faut tirer le froment de Magdebourg; après le repas il se retiroit seul dans son cabinet, il faisait des vers jusqu'à cinq à six heures. Ensuite venoit un jeune homme, nommé D'arget, ci-devant Secrétaire de Valori, envoyé de France qui faisait la lecture; un petit concert commençoit à sept heures. Le Roi y jouait de la flute aussi bien que le meilleur artiste, les concertans exécutoient souvent de ses compositions, car il n'y avoit aucun art qu'il ne cultivât, & il n'eut pas es-



suyé chés le Grecs la mortification
qu'eut Epaminondas d'avoier qu'il
ne savait pas la Musique.

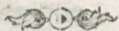
On soupaît dans une petite sal-
le dont le plus singulier ornement
étoit un tableau, dont il avoit donné
le dessin à Bène son peintre, l'un
de nos meilleurs coloristes, c'étoit
une belle Priapée. On voyoit des jeu-
nes femmes, des Nymphes sous des
fatyres, des amours qui jouoient
au jeu des Encolpes & des gîtons;
quelques personnes qui se pâmoient
en regardant ces combats, des tour-
terelles qui se baisoient, des Boucs
sautant sur des chevres, & des Be-
liers sur des brebis.

Les repas n'en étoient pas sou-
vent moins philosophiques: un sur-
venant qui nous auroit écouté en vo-
yant cette peinture, aurait cru enten-
dre les sept sages de la Grèce au bor-
del. Jamais on ne parla en aucun lieu:



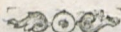
du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries & de mépris. Dieu étoit respecté, mais tous ceux qui avoient trompé les hommes en son nom n'étoient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le Palais ni femme ni prêtres, en un mot Frédéric vivoit sans Cour, sans conseil, & sans culte.

Quelques juges de province voulurent faire bruler je ne sais quel pauvre paysan, accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son anesse: on n'exécutoit personne sans que le Roi n'eut confirmé la sentence, loi très humaine qui se pratique en Angleterre & dans d'autres païs. Frédéric écrivit au bas de la sentence qu'il donnoit dans ses états liberté de conscience & de V.



Un prêtre d'auprès de Stettin très scandalisé de cette indulgence glissa dans un sermon sur Hérode quelques traits qui pouroient regarder le Roi son maître. Il fit venir ce Ministre de village à Potsdam en le citant au consistoire, quoi qu'il n'eût à sa cour pas plus de consistoire, que de Messe. Le pauvre homme fut amené, le Roi prit une robe & un rabat de prédicant. D'Argens l'auteur des lettres juives, & un Baron de Polnitz qui avoit changé trois ou quatre fois de Religion, se revêtirent du même habit, on mit un tome du dictionnaire de Bayle sur une table en guise d'Évangile, & le coupable fut introduit par deux Grenadiers devant ces trois Ministres du Seigneur. Mon frère, dit le Roi, je vous demande au nom de Dieu sur quel Hérode vous avés prêché; sur Hérode qui fit tuer tous les petits en-

ans répondit le bon homme, je vous demande, ajouta le Roi, si c'étoit Hérode premier du nom, car vous déves sçavoir qu'il y en a eu plusieurs. Le prêtre de village ne sçut que répondre. Comment dit, le Roi vous ôsés prêcher sur un Hérode & vous ignorés qu'elle étoit sa famille vous êtes indigne du St. Ministère, nous vous pardonnons cette fois: mais fachés que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchés contre quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra sa sentence & son pardon, on signa trois noms ridicules, inventés à plaisir; nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons grace pour vous à nos frères, ne manqués pas de nous venir parler; le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres, on se moqua de lui, & le Roi qui étoit plus plaisant que libéral



ne se soucia pas de payer son voyage.

Frédéric gouvernoit l'église aussi despotiquement que l'état, c'étoit lui qui prononçoit les divorces quand un mari & une femme voulaient se marier ailleurs; un Ministre lui cita un jour l'ancien Testament au sujet d'un de ces divorces, Moïse, lui dit-il, menoit les Juifs comme il vouloit, & moi mes Prussiens comme je l'entends.

Ce Gouvernement singulier, les mœurs encore plus étranges, ce contraste de Stoïcisme & d'épicurisme de sévérité dans la discipline militaire, & de mollesse dans l'intérieur du Palais; des pages avec les quels on s'amusait dans son cabinet, & des soldats qu'on faisait passer trente six fois par les baguettes sous les fenêtres du Monarque, qui les regardait, des discours de morale, &

une licence éffrenée, tout cela composait un tableau bisarre que peu de personnes connoissoient alors & qui a depuis passé dans l'Europe.

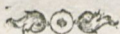
La plus grande économie présidait dans Potsdam à tous ses goûts. Sa table, & celle de ses officiers & de ces domestiques étoient réglées à trente trois écus par jour, indépendamment du vin, & au lieu que chez les autres Rois ce sont des officiers de la couronne qui se mêlent de cette dépense, c'étoit son valet de chambre *Frédersdorff* qui étoit à la fois son grand maître d'hôtel, son grand Échanson, & son grand Pannetier.

Soit économie, soit politique, il n'accordoit pas la moindre grace à ses anciens favoris, & sur tout à ceux qui avoient risqué leur vie pour lui quand il étoit Prince Royal, il ne payoit pas même l'argent qu'il



avait emprunté alors, & comme Louis XII, ne vengeoit pas les injures du Duc d'Oléans, le Roi de Prusse oublioit les dettes du Prince Royal.

Cette pauvre maitresse qui avoit été fouettée pour lui par la main du bourreau, étoit alors mariée à Berlin, au commis du bureau des fiacres, car il y avoit dix huit fiacres dans Berlin, & son amant lui faisoit une pension de soixante & dix écus qui lui a toujours été bien payée. Elle s'appelloit Madame Shommeres, grande femme, maigre qui ressembloit à une Sibille & n'avoit nullement l'air d'avoir mérité d'être fouettée pour un Prince. Cependant quant il alloit à Berlin il y étoit une grande magnificence, dans les jours d'appareil; c'étoit un très beau spectacle pour les hommes vains, c'est-à-dire, pour presque
tout



tout le monde, de le voir à table entouré de vingt Princes de l'Empire, le Roi dans la plus belle Vaiselle d'or de l'Europe, & trente deux pages, & autant de jeunes heyduques superbement parés, portant de grands plats d'or massifs. Les grands Officiers paroissoient alors, mais hors de là, ou ne les connois-
sait pas.

On alloit après diné à l'opéra dans cette grande salle de trois cent pieds de long qu'un de ses Chambellans nommé Knoberstof avoit bâtie sans architecte. Les plus belles voix, les meilleurs danseurs étoient à ses gages, la Barbarini dansoit alors sur son théâtre, c'est elle qui depuis, épousa le fils de son chancelier. Le Roi avoit fait enlever à Venise cette danseuse par des soldats qui l'amenèrent par Vienne même, jusqu'à Berlin, il en étoit

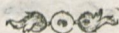
D



un peu amoureux parce quelle avoit les jambes d'un homme, ce qui étoit incompréhensible, c'est qu'il lui donnoit trente deux mille livres d'appointemens; son Poëte Italien a qui il faisoit mettre en vers les opéras dont lui-même faisoit toujours le plan, n'avoit que mille deux cent livres de gages; mais aussi il faut considerer qu'il étoit fort laid & qu'il ne dansoit pas; en un mot la Barbarini touchoit à elle seule plus que trois Ministres d'État ensemble; pour le poëte Italien il se paya un jour par ses mains, il decousut dans une chapelle du premier Roi de Prusse, de vieux galons d'or dont elle étoit ornée; le Roi qui jamais ne frequente du chapelle vit qu'il ne perdoit rien; d'ailleurs il venoit d'écrire une dissertation en faveur des voleurs qui est imprimée dans les recueils de



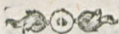
son Académie. | & il ne jugeat pas à propos cette fois la de détruire les écrits par les faits. Cette indulgence ne s'étendoit pas sur le militaire, il y avoit dans les prisons de Spandau un vieux Gentilhomme de franche Comté haut de six | pieds que le feu Roi avoit fait enlever pour sa belle taille; on lui avoit promis une place de chambellan, & on lui en donna une de soldat; ce pauvre homme vanter bientôt avec quelques ans de ses camarades il fut s'avoir & la messé devant le son Roi au quel il eut la naiveté de dire qu'il ne se repentoit que de n'avoir pas tué un tiran comme lui, on lui coupa pour reponse le nez & les oreilles, il passa par les Baquettes trente six fois, après qui il allat traîner la brouette à Spandau, il la traînoit encore lorsque Mr. de Valory, notre envoyé me présent été dé-



mander la grace au très clement fils
du très dur Frédéric Guillaume.

Sa Majesté se plaisoit a dire que
c'étoit pour moi qu'il faisoit jouer
la *Clemenza di Tito*, opéra plein
de beautés du célèbre Métastasio mis
en musique par le Roi lui-même aidé
de son compositeur; je pris mon
tems pour recommander a les bontés
ce pauvre francomtois sans oreilles
& sans nez, & je lui détachai cette
semonce.

Génie universel, ame sensible & ferme
Quoi! lorsque vous regnés il est des Mal-
heureux,
Aux tourments d'un coupable il vous faut
mettre un terme
Et n'en mettre jamais a vos soins généreux.
Voyez au tour de vous les prières trem-
blantes
Filles du repentir maitresses des grands
cœurs

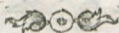


S'étonner d'arroser de Larmes impuissantes
Ses mains qui de la terre ont du sécher
les pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec Magnificence
Ce Spectacle brillant ou triomphe Titus
Pour achever la fête égales sa clemence
Et l'imites en tout ou ne le vantes plus.

La requête étoit un peu forte, mais
on a le privilege de dire ce que l'on
veut en vers, le Roi promet quelque
adoucissement, & même plusieurs
mois après il eut la bonté de mettre
le Gentilhomme dont il s'agissoit
a l'Hôpital à six sols jour; il avoit
refusé cette grace a la Reine sa Mère
qui apparemment ne l'avoit demandé
que foiblement.

Au milieu des fêtes, des Opéras,
des soupers, ma négociation secrète
avançoit le Roi trouvoit bon que je
lui parlasse de tout & j'entremétois

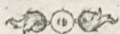


souvent des questions sur la France & sur l'Autriche a propos des l'Énéide & de Tite-Live, la conversation s'animoit quelquefois le Roi s'échauffoit & me disoit que tant que notre cour frapperoit a toutes les portes pour obtenir la paix il ne s'aviserait pas de se battre pour elle, je lui envoyois de ma chambre a son appartement mes réflexions sur un papier a mi marge; il répondoit sur une colonne a mes hardiesses, j'ai encore le papier ou je lui disois; doutez-vous que la maison d'Atriche ne vous demande la Silésie à la première occasion? voici la réponse en marge.

Ils seront reçus biribi

A la façon de Barbari mon ami.

Cette négociation d'une espèce nouvelle finit par un discours qu'il me tint dans un de ses mouvemens



de vivacité contre le Roi d'Angleterre son cher oncle. Ces deux Rois ne s'aimoient pas, celui de France disoit, *George est l'Oncle de Frédéric, mais George ne l'est pas du Roi de Prusse*, enfin il me dit, que la France déclare la guerre à l'Angleterre & je marche; je n'en voulois pas d'avantage je retournai vite a la Cour de France je rendis compte de mon voyage, je lui donnai l'espérance qu'on m'avoit donnée à Berlin, elle ne fut point trompée & le printems suivant le Roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le Roi de France, il s'avança en Bohème avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étoient en Alsace.

Si j'avois conté a quelque bon Parisien mon aventure & le service que j'avois rendu il n'eut pas douté que je ne fusse promu à quelque

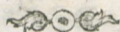


bon poste. Voici quelle fut ma récompense: la Duchesse de Châteauroux fut fachée que la négociation n'eut pas passée immédiatement par elle. Il lui avoit pris envie de chasser Mr. Amelot parceque il étoit Bégue, & que ce petit défaut lui déplaisoit, elle haïssoit de plus cet Amelot parceque il étoit gouverné par Mr. de Maurepas; il fut renvoyé au bout de huit jours & je fus enveloppé dans sa disgrâce.

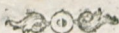
Il arriva quelque tems après que Louis XV. fut malade à l'extrémité dans la ville de Metz; Mr. de Maurepas, & sa cabale prirent ce tems pour perdre Madame de Châteauroux. L'Evêque de Soissons Fitzjames fils du batard de Jacques second regardé comme un saint, voulut en qualité de premier aumônier convertir le Roi, & lui déclara qu'il ne lui donneroit ni absolution ni commu-

nion s'il ne chassoit sa maitresse, & sa sœur la Duchesse de Lauragais & leurs amies; les deux sœurs partirent chargées de l'exécration du peuple de Metz; ce fut pour cette action que le peuple de Paris aussitôt que celui de Metz donna à Louis XV. le sur nom de bien aimé. Un polisson nommé Vadé imagina ce titre que les Almanachs prodiguerent; quant le Prince se porta bien, il ne voulut être que le bien aimé de sa Maitresse; ils s'aimèrent plus qu'auparavant, elle devoit rentrer dans le ministère, elle alloit partir de Paris pour versailles quant elle mourut subitement des suites de la rage que sa démission lui avoit causée, elle fut bientôt oubliée.

Il falloit une Maitresse; le choix tomba sur la Demoiselle Poisson, fille d'une femme entretenue, & d'un paysan de la Ferté sous jouare qui avoit amassé quelque chose à vendre

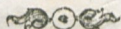


du bled aux entrepreneurs des vivres
Ce pauvre homme étoit alors en fuite, condamné pour quelque Malversation, on avoit marié sa fille au sous fermier le Normand Seigneur d'Etiole, neveu du fermier Général le Normand de Tournehem qui entretenoit la mère. La fille étoit bien élevée, sage, aimable, remplie de graces, & de talens, née avec du bon sens, & un bon cœur. Je la connoissais assés, je fus même le confident de son amour, elle m'avoit quelle avoit toujours eu un secret presentiment quelle seroit aimée du Roi, & qu'elle s'étoit sentie une violente inclination pour lui sans la trop déinêler. Cette idée qui auroit pu paroître chimerique dans sa situation étoit fondée sur ce qu'on l'avoit souvent menée aux chasses que fesoit le Roi dans la forêt de Sénars. Tournehem l'amant



de sa mère avoit une maison de campagne dans le voisinage; on promenait Madame d'Etiole dans une jolie calèche, le Roi la remarquait & lui envoyait souvent des chevreuils. La mère ne cessoit de lui dire quelle étoit plus jolie que Madame de Chateauroux, & le bon homme Tournehem, s'écriait souvent, il faut avouer que la fille de Madame Poisson est un morceau de Roi; enfin quand elle eut tenu le Roi entre ses bras, elle me dit quelle croyait à la destinée, & elle avoit raison. Je passai quelque mois avec elle à Etiole, pendant que le Roi faisait la campagne de 1746.

Cela me valut des récompenses qu'on n'avait jamais données ni a mes ouvrages, ni a mes services; je fus jugé digne d'être l'un des quarantes membres inutiles de l'Académie; je fus nommé historio-



graphe de France, & le Roi me fit présent d'une charge de Gentilhomme ordinaire de sa chambre. Je conclus que pour faire la plus petite fortune il valait mieux dire quatre mots à la maitresse d'un Roi, que d'écrire cent volumes. Des que j'eus l'air d'un homme heureux tous mes confrères les beaux esprits de Paris se déchainèrent contre moi avec toute l'animosité & l'acharnement qu'ils devaient avoir contre quelqu'un à qui on donnait toutes les récompenses qu'ils méritoient.

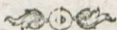
J'étais toujours lié avec la Marquise du Châtelet, par l'amitié la moins inalterable, & par le goût de l'étude; nous demeurions ensemble à Paris, & à la campagne; Cirey est sur les confins de la Lorraine, le Roi Stanislas tenait alors sa petite & agréable Cour à Luneville; tout devot qu'il était, il avait pour amie



une femme qui ne l'était guères, c'était Madame la Marquise de Boufflers.

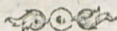
Il partageait son ame entre elle & un jesuite nommé Menou, le plus intrigant, & le plus hardi prêtre que j'ai jamais connu. Cet homme avait atrappé du Roi Stanislas par les importunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée a bâtir une magnifique maison pour lui & pour quelques Jesuites de la ville de Nancy.

Celle maison était dottée de vingt quatre mille livres de rentes, dont douze pour la table de Menou, & douze pour donner à qui il voudrait. Madame de Boufflers recevait à peine du Roi de Pologne de quoi avoir des jupes & cependant le Jésuites envioit sa portion, & était furieusement jaloux de la Marquise. Ils étaient ouvertement brouillés, le



pauvre Roi avait bien de la peine à les rapatrier; enfin notre Jésuite ayant entendu parler de Madame du Châtelet imagina de la substituer à Madame de Boufflers. Stanislas se mêlait quelques fois de faire d'assés mauvais petits ouvrages, il crut qu'une femme auteur reussiroit auprès de lui & le voila qui vient à Cirey pour ourdir cette belle farce; il cajola Madame du Châtelet, & nous dit que le Roi Stanislas fera enchanté de nous voir, il retourne dire au Roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre Cour. Stanislas recommande à Madame de Boufflers de nous amener.

Et en effet nous allames passer à Luneville toute l'année 1749: il arriva tout le contraire de ce que voulait le reverend père, nous nous attachames à Madame de Boufflers,

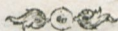


& le Jésuite eut deux femmes à combattre.

La vie de la Cour de Lorraine était assés agréable, quoiqu'il y eut comme ailleurs des intrigues & des tracasseries.

Poncet, Evêque de Troye, perdu de dettes & de reputation, voulut sur la fin de l'année augmenter notre Cour & nos tracasseries: quand je dis qu'il était perdu de réputation, entendés aussi la réputation de ses oraisons funèbres & de ses sermons; il obtint par nos Dames d'être premier Aumônier du Roi qui fut flatté d'avoir un Evêque à ses gages, & à de très petits gages, cet Evêque ne vint qu'en 1750.

Il debuta d'abord par intriguer contre Madame de Boufflers sa bienfaitrice & fut chassé; sa colère tomba sur Louis quinze-gendre de Stanislas, car étant retourné à Troyes,



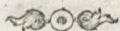
il voulut jouer un rôle dans la ridicule affaire des billets de confession, inventés par l'Archevêque de Paris *Beaumont*; il tint tête au parlement, & brava le Roi, ce n'était pas le moyen de payer ses dettes, mais c'était celui de se faire enfermer; le Roi de France l'envoya prisonnier en Alsace, dans un couvent de gros moines Allemands; mais il faut revenir à ce qui me touche.

Madame du Châtelet mourut dans le Palais de Stanislas, après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés que personne de nous ne songea à faire venir ni Curé, ni Jésuite, ni sacrement; elle n'eut point les horreurs de la mort, il n'y eut que nous qui les fentimes; je fus fais de la plus douloureuse affliction. Le bon Roi Stanislas vint dans ma chambre me consoler, & pleurer avec moi; peu de ses confrères en



font autant en pareille occasion. Il voulut revenir; je ne pouvais plus supporter Luneville, & je retournai à Paris.

Ma destinée était de courir de Roi en Roi, quoique j'aimasse ma liberté avec Idolatrie, le Roi de Prusse a qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais Madame du Châtelet pour lui, voulut à toute force m'attrapper quant il fut défait de sa rivale. Il jouissoit alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires & son loisir était toujours employé a faire des vers, ou a écrire l'histoire de son pays & de ses campagnes. Il était bien sur à la vérité que ses vers & sa prose, étaient fort au dessus de ma prose & de mes vers, quant au fond des choses, mais il croyait que pour la forme je pouvais en qualité d'Académicien, donner quelque tournure



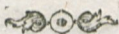
à ses écrits, il n'y eut point de séductions flatteuses qu'il n'employat pour me faire venir.

Le moyen de resister à un Roi victorieux, poëte, musicien & philosophe, & qui faisait semblant de m'aimer? Je crus que je l'aimais, enfin je pris encore le chemin de Potsdam au mois de Juin 1750. Astolphe ne fut pas mieux reçu dans le Palais d'Alcine; être logé dans l'appartement qu'avait eu le Maréchal de Saxe, avoir à ma disposition les officiers du Roi, quant je voulais manger chez moi, & les cochers, quant je voulais me promener, c'était les moindres faveurs qu'on me faisait; les soupers étaient très agréables, je ne fais si je me trompe, il me semble qu'il y avait bien de l'esprit, le Roi en avait, & en faisait avoir, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que je n'ai



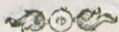
jamais fait de repas si libres. Je travaillais deux heures par jour avec sa Majesté; je corrigeais tous ses ouvrages ne manquant jamais de loüier beaucoup ce qu'il y avait de bon; lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien je lui rendais raison par écrit de tout, ce qui composait une réthorique, & une poétique à son usage; il en profita & son génie le servit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir, je m'étais fait une vie libre, & je ne concevais rien de plus agréable que cet État.

ALCINE Frédéric qui me voyait déjà la tête un peu tournée redoubla ses potions enchantées pour m'énivrer tout à fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien; une Maitresse ne s'explique pas plus ten-

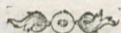


drement, il s'efforcent de dissiper
 dans cette lettre, la crainte que
 m'inspirent son rang & son caractère;
 elle portait ces mots singuliers.
*Comment pourrais-je jamais causer
 l'infortune d'un homme que j'estime,
 que j'aime & qui me sacrifie sa pa-
 trie, & tout ce que l'humanité a de
 plus cher, je vous respecte comme
 mon maître en éloquence, je vous ai-
 me comme un ami vertueux. Quel es-
 clavage, quel malheur, quel change-
 ment y a til à craindre dans un pays
 ou l'on vous estime autant que dans
 notre patrie, & chés un ami qui a
 un cœur reconnaissant. J'ai respecté
 l'amitié qui vous liait à Madame du
 Châtelet, mais après elle j'étais un de
 vos plus anciens amis. Je vous
 promets que vous serez heureux ici
 autant que je vivrai.*

Voilà une lettre telle que peu de
 Majestés en écrivent; ce fut le dernier

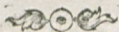


verre qui m'en yvra. Les protestations de bouche furent encore plus fortes que celles par écrit; il était accoutumé à des demonstrations de tendresse singulières avec des Favoris plus jeunes que moi, & oubliant un moment que je n'étais pas de leur age, & que je n'avais par la main belle il me la prit pour la baiser, je lui baisai la sienne, & je me fis son esclave. Il fallait une permission du Roi de France pour appartenir a deux maitres, le Roi de Prusse se chargea de tout. Il écrivit pour me demander au Roi mon maître, je n'imaginai pas qu'on fut choqué à Versailles, qu'un Gentilhomme de la chambre qui est l'espèce la plus inutile de la cour, devint un inutile chambellan à Berlin; on me donna toute permission mais on fut très piqué, & on ne me le pardonna pas. Je deplus fort au Roi de France, qui



se moquait de mon cœur dans le fond de son cœur.

Me voila donc avec une clef d'argent doré pendue a mon habit, une croix au cou, & vingt mille frans de pension. Maupertuis en fut malade, & je ne m'en appercus pas, il y avait alors un Médecin à Berlin, nommé La Mêtrie, le plus franc Athée de toutes les facultés de Médecine de l'Europe: homme d'ailleurs gai, plaisant, étourdi, tout aussi instruit de la théorie qu'aucun de ses confrères, & sans contredit le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique, aussi ne pratiquait-il point. Il s'était mocqué de toute la faculté de Paris & avait même écrit contre les médecins beaucoup de personnalités qu'ils ne pardonnerent point, ils obtinrent contre lui, un décret de prise de corps; La Mêtrie s'était donc retiré à Berlin, on il



amusait assés par sa gaieté, écrivant d'ailleurs & fesant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté sur la morale. Ses livres plurent au Roi qui le fit non pas son médecin, mais son lecteur.

Un jour, après la lecture, La Métrie qui disait au Roi tout ce qui lui venoit dans la tête lui dit, qu'on était bien jaloux de ma faveur & de ma fortune: laissés faire, lui dit le Roi, on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus; la métrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophtegme, digne de Denis de Syracuse.

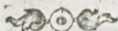
Je résolus des lors de mettre en sûreté les plures de l'orange. J'avais environ trois cent mille livres à placer, je me gardai bien de mettre ce fonds dans les états d'Alcine, je le placai avantageusement sur les terres que le Duc de Wirtemberg possède



en France le Roi qui ouvrait toutes mes lettres se douta bien que je ne prétendais pas rester auprès de lui ; cependant la fureur de faire des vers le possédait comme Denis, il falloit que je rabotasse continuellement, & que je revisse encore son histoire de Brandebourg & tout ce qu'il composait.

La mêttrie mourut pour avoir mangé chés Milord Tirconel envoyé de France tout un pâté farci de truffes, après un très long diner ; on prétendoit qu'il s'était confessé avant de mourir, le Roi en fut indigné ; il s'informa exactement si la chose était vraie, on l'assura que c'était une calomnie atroce, & que la mêttrie était mort comme il avoit vécu, en reniant Dieu, & les médecins. Sa Majesté satisfaite composa sur le champ son oraison funebre, qu'il fit lire en son nom à l'assemblée

blée

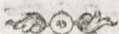


blée publique de l'Académie par d'Arget son Secrétaire, & il donna fix cent livres de pension à une fille de joye que La mêttrie avait améné de Paris, quant il avait abandonné sa femme & ses enfans.

Maupertuis qui favait l'anecdote de l'écorce d'orange prit son tems pour répandre le bruit que j'avais dit que la charge d'Athée du Roi était vacante. Cette calomnie ne réussit point. Mais il ajouta ensuite, que je trouvais les vers du Roi mauvais, & cela réussit. Je m'apperçus que depuis ce tems là les soupers du Roi n'étaient plus si gais, on me donnoit moins de vers à corriger, ma disgrace était complete.

Algarotti, d'Arget & une autre Français, nommé Masol, qui était un de ses meilleurs Officiers, le quitterent tous à la fois, je me disposais à en faire autant: mais je voulus

E



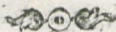
auparavant me donner le plaisir de me moquer d'un livre que Maupertuis venait d'imprimer; l'occasion était belle, ou n'avait jamais rien écrit de si ridicule & de si fou. Le bon homme proposait sérieusement de faire un voyage droit au deux poles, de disséquer des têtes de geants, pour connaitre la nature de l'ame par leurs cervelles, de bâtir une ville ou l'on ne parlerait que patrie, de creuser un trou jusqu'au noyau de la terre, de guérir les maladies en enduisant les malades de poix resine, & enfin de prédire l'avenir en exaltant son ame.

Le Roi rit du livre, j'en ris, tout le monde en rit; mais il se passait alors une scène plus sérieuse à propos de je ne sais quelle fadaise de mathématique que Maupertuis voulait ériger en découverte. Un géomètre plus sçavant nommé Kœnig

Bibliothécaire de la Princesse d'Orange à la Haye, lui fit appercevoir qu'il se trompait & que Leibnitz qui avait autrefois examiné cette vieille idée en avoit démontré la fausseté, dans plusieurs de ses lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, indigné qu'un associé étranger lui prouvat ses bevue, persuada d'abord au Roi, que Kœnig en qualité d'homme établi en Hollande était son ennemi, & avait dit beaucoup de mal de la prose & de la poésie de sa Majesté à la Princesse d'Orange.

Cette première précaution prise, il apposta quelques pauvres pensionnaires de l'Académie qui dependoient de lui & fit condamner Kœnig comme faussaire a être rayé du nombre des Académiciens. Le Géomètre de Hollande avoit pris les devants



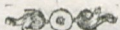
& avoit renvoyé sa patente de la dignité d'Académicien de Berlin.

Tous les gens de lettres de l'Europe furent aussi indignés des manœuvres de Maupertuis, qu'ennuyés de son livre. Il obtint la haine & le mépris de ceux qui se piquoient de philosophie, de ceux qui n'y entendoient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules, car le Roi ayant pris parti dans cette malheureuse affaire, personne n'osoit parler; je fus le seul qui élevai la voix. Kœnig étoit mon ami, j'avois à la fois le plaisir de défendre la liberté des gens de lettres avec la cause d'un ami, & celui de mortifier un ennemi qui étoit autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avois nul dessein de rester à Berlin, j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste, peu de gens de lettres en usent ainsi, la plupart



font pauvres; la pauvreté énerve le courage, & tout philosophe à la Cour devient aussi esclave que le premier Officier de la couronne.

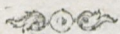
Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un Roi plus absolu que le grand Turc. C'étoit un plaisant Roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer; il protégeoit Maupertuis & se moquoit de lui plus que de personne: il se mit à écrire contre lui & m'envoya son manuscrit dans ma chambre par un des Ministres de ses plaisirs secrets, nommé Marvits; il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre; la méthode de guérir avec un enduit de poix-résine; le voyage au pôle austral, la ville Latine, & la lâcheté de son Académie, qui avait souffert la tyrannie exercée sur le pauvre Kœnig. Mais comme sa devise étoit *point de bruit*, si je ne



le fais, il fit bruler tout ce qu'on avoit écrit sur cette matière, excepté son ouvrage.

Je lui renvoyai son ordre, sa clef de Chambellan, sa pension, il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, & moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa croix & sa clef & il voulut que je soupasse même avec lui. Je fis donc encore un souper de Damoclés, après quoi je partis avec promesse de revenir, & avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

Ainsi nous fumes quatre qui nous échapames en peu de tems. Charel, Darget, Algaroty, & moi. Il n'y avoit pas en effet moyen d'y tenir; on sçait bien qu'il faut souffrir auprès des Rois; mais Frédéric abusoit un peu trop de sa prérogative. La Société à ses loix, a moins que ce ne soit la Société des Lyons & de la



chevre; Frédéric manquoit toujours à la première de la Société de ne rien dire de desobligeant à personne: il demandoit souvent a son chambellant Polvitz, s'il ne changeroit pas volontiers de religion pour la quatrième fois, & il offroit de payer cent écus comptant pour sa conversion. Eh, mon Dieu, mon cher Polvitz, lui disoit il, j'ai oublié le nom de cet homme que vous volates à la Haye en lui vendant de l'argent faux pour du fin, Aidés un peu ma mémoire, je vous prie. Il traitoit a peu près de même le pauvre d'Argens, cependant ces deux victimes restèrent; Polvitz ayant mangé tout son bien étoit obligé d'avaler des couleuvres pour vivre, il n'avoit pas d'autre pain, & d'Argens n'avoit pour tout bien dans le monde que ses lettres juives & sa femme nommée Cochen, mauvaise comédienne de province

E 4.



si laide quelle ne pouvoit rien gagner à aucun métier, quoi quelle en fit plusieurs. Pour Maupertuis qui avoit été assez mal avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles dans un païs libre, que mille dans un païs despotique, il falloit bien qu'il restât dans les fers qu'il s'étoit forgés.

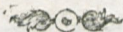
En sortant de mon palais d'Alcine, j'allai passer un mois auprès de Madame la Duchesse de Saxe-Gothâ, la meilleure Princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, & qui Dieu merci ne faisoit point de vers. Delà je fus quelques jours à la maison de campagne du Landgrave de Hesse, qui étoit beaucoup plus éloigné de la poésie que la Princesse de Gotha. Je respirai, je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'étoit là que m'attendoit une très bizarre destinée.



Je tombai malade à Francfort, une de mes nièces, veuve d'un Capitaine au Regiment de champagne, femme très aimable, remplie de talens & qui de plus étoit regardée à Paris comme bonne compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver sur le Mein: mais elle me trouva prisonnier de guerre.

Voici comme cette belle aventure s'étoit passée. Il y avoit à Francfort un nommé Freitag, banni de Dresde, après avoir été mis au Carcan & condamné à la brouette; devenu depuis dans Francfort agent du Roi de Prusse, qui se servoit volontiers de tels Ministres, parce qu'il n'avoient de gages que ce qu'ils pouvoient atrapper aux passans.

Cet Ambassadeur & un marchand nommé Schmitz, condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnoye me signifient de la part de sa



Majesté le Roi de Prusse que j'esse
a ne point sortir de Francfort jus-
qu'à ce que j'eusse rendu les effets
précieux que j'emportais a sa Ma-
jesté. Hélas, Messieurs, je n'em-
porte rien de ce pays là, je vous jure
pasmême le moindre regret. Quels
sont donc les joyaux de la couronne
Brandebourgeoise que vous rede-
mandés? *c'est être Monsieur* ré-
pondit Freytag *œuvre de poésie du*
Roi mon gracieux maitre. Oh je lui
rendrai sa prose & ses vers de tout
mon cœur, lui repliquai-je, quoi
qu'après tout j'aye plus d'un droit à
cet ouvrage. Il ma fait présent d'un
bel exemplaire, imprimé à ses dé-
pends. Malheureusement cet exem-
plaire est à Leipzig avec mes autres
effets. Alors Freytag me proposa
de rester à Francfort jusqu'à ce que
le trésor qui étoit à Leipzig fut ar-
rivé & il signa ce beau billet.



„Monsieur si tôt que le gros ballot
„de Leipzic fera ici ou est l'œuvre de
„poésie du Roi mon maître, que sa
„Majesté demande, & l'œuvre de
„poésie lui rendue a moi, vous
„pourrés partir où vous paroitra bon,
„à Francfort premier Juin 1753. Frei-
„tag; résident du Roi mon maître.
J'écrivis au bas du billet. „Bon pour
„l'œuvre de poésie du Roi votre
„maître „ de quoi le Résident fut fort
fatisfait.

Le 17 Juin arriva le grand Ballot
de poésies, je remis fidèlement le
sacré dépôt & je crus pouvoir m'en
aller sans manquer à aucune tête
couronnée; mais dans l'instant que
je partais, on m'arresta moi, mon se-
cretaire, & mes gens, on arresta
ma nièce, quatre Soldats la traînent
au milieu des boués chés le Mar-
chand Schmitz qui avoit je ne fais
quel titre de conseiller privé du Roi



de Prusse. Ce Marchand de Francfort se croyoit alors un Général Prussien. Il commandoit douze Soldats de la ville dans cette grande affaire, avec toute l'importance & toute la grandeur convenable. Ma nièce avoit un passeport du Roi de France & de plus elle n'avoit jamais corrigé les vers du Roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames dans les malheurs. Freitag en agissant pour Frédéric croyoit lui faire sa cour en traînant le pauvre beau sexe dans les boues.

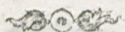
On nous foura tous deux dans une espèce d'hôtellerie à la porte de laquelle furent postés douze Soldats: on en mit quatre autres dans un grenier ou l'on avoit conduit ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, ou l'on fit coucher mon Secrétaire sur de la paille. Ma nièce avoit à la vérité un petit lit



mais les quatre Soldats avec la bayonnette au bout du fusil lui tenoient lieu de rideaux & de femme de chambre.

Nous avions beau dire que nous en appellions à César, que l'Empereur avoit été élu dans Francfort, que mon secrétaire étoit Florentin & sujet de S. M. I., que ma nièce & moi nous étions sujets du Roi très chrétien & que nous n'avions rien à démêler avec le Margrave de Brandebourg; on nous répondit que le Margrave avoit plus de crédit dans Francfort que l'Empereur, nous fumes douze jours prisonniers de guerre & il nous fallut payer cent quarante écus par jour.

Le marchand Schmitz s'étoit emparé de tout mes effets qui me furent rendus plus légers de moitié. On ne pouvoit payer plus cherement l'œuvre de poésie du Roi de



Prusse. Je perdis environ la somme qu'il avoit dépensée pour me faire venir chez lui & pour prendre de mes leçons, partant nous fumes quittes.

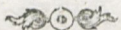
Pour rendre l'aventure complete un certain Venduren Libraire à la Haye, fripon de profession & Banqueroutier par habitude, étoit alors retiré à Francfort, c'étoit le même homme à qui j'avois fait présent treize ans auparavant du manuscrit de l'Anti-Machiavel de Frédéric. On retrouve ses amis dans l'occasion. Il prétendit que sa Majesté lui re devoit une vingtaine de Ducats & que j'en étois responsable, il compta l'intérêt & l'intérêt de l'intérêt; le Sr. Friiliard, Bourguemaitre de Francfort, qui étoit même Bourguemaitre régnant comme cela se dit, trouva en qualité de Bourguemaitre le compte très juste,



& en qualité de régnant il me fit déboursier trente ducats, en prit, vingt six pour lui & en donna quatre au fripon de Libraire.

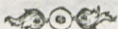
Toutes les affaires d'Ostrogoths & des Vandales étant finies j'em brassai mes hôtes & je les remerciai de leur douce réception.

Quelque tems après, j'allai prendre les eaux de Plombières: je bus sur tout celle du Léthé, bien persuadé que les malheurs de quelque espèce, qu'ils soient ne sont bons qu'à oublier. Ma Nièce, Mde. Denis, qui faisoit la consolation de ma vie & qui s'étoit attachée à moi par son goût pour les lettres & par le plus tendre amitié, m'accompagna de Plombières à Lyon. J'y fus reçu avec des acclamations de toute la ville & assés mal par le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon, si connu par la manière dont il avoit



fait la fortune en rendant Catholique ce *Law*, ou *Lafs*, auteur du système qui bouleversa la France. Son Concile d'Embrun, acheva la fortune que la conversion de *Law* avoit commencée; le système le rendit si riche qu'il eut de quoi acheter un chapeau de Cardinal. Il fut Ministre d'État, & en qualité de Ministre il m'avoua confidemment qu'il ne pouvoit me donner à diner en public, parceque le Roi de France, étoit fâché contre moi de ce que je l'avois quitté pour le Roi de Prusse.

Je lui dis que je ne dinois jamais & qu'à l'égard des Rois, j'étois l'homme du monde qui prenois le plus aisement mon parti, aussi-bien qu'avec les Cardinaux; on m'avoit conseillé les eaux d'Aix en Savoye quoique elles fussent sous la domination d'un Roi; je pris ma route pour aller en boire. Il falloit pas-



ser par Genève, le fameux Tronchin établi à Genève depuis peu me déclara que les eaux d'Aix me tueroient & qu'il me feroit vivre.

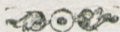
J'acceptai le parti qu'il me proposoit. Il n'est permis à aucun Catholique de s'établir ni à Genève, ni dans les Cantons Suisses Protestans: Il me parut plaisant d'acquiescer des Domaines dans les seuls pays de la terre où il ne m'étoit pas permis d'en avoir.

J'achetai par un marché singulier, & dont il n'y avoit point d'exemples dans le Pays, un petit bien d'environ soixante arpens qu'on me vendit le double de ce qu'il eut couté auprès de Paris: mais le plaisir n'est jamais trop cher, la maison est jolie & commode, l'aspect en est charmant; il étonne & ne lasse point. C'est d'un été le



Lac de Genève, c'est la ville de l'autre; le Rhône en fort à gros bouillons & forme un canal au bas de mon jardin; la rivière d'Arve qui descend de la Savoie se précipite dans le Rhône. Plus loin on voit encore une autre rivière, cent maisons de campagne, cent jardins riants ornent les bords du Lac & des Rivières; dans le lointain s'élèvent les Alpes, & à travers leurs précipices on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles.

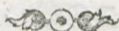
J'ai encore une plus belle maison & une vue plus étendue à Lausanne; mais une maison près de Genève est beaucoup plus agréable. J'ai dans les deux habitations ce que les Rois ne donnent point, ou plutôt ce qu'ils ôtent, le repos & la liberté, & j'ai encore ce qu'ils donnent quelques fois, & je ne le tiens



pas deux. Je mets en pratique ce que j'ai dit dans le mondain.

Ah le bon tems que ce siècle de fer!

Toutes les commodités de la vie en ameublements, en équipages, en bonne chère, se trouvent dans mes deux maisons; une société douce & de gens d'esprits, remplit les momens que l'étude & le soin de ma santé me laissent; il y a de quoi faire crever de douleur plus d'un de mes chers confrères, les gens de lettres. Cependant je ne suis pas né riche, il s'en faut beaucoup. On me demande par quel art, je suis parvenu à vivre comme un Fermier Général, il est bon de le dire, afin que mon exemple serve; j'ai vu tant de gens de lettres pauvres, & méprisés, que j'ai conclu dès longtems que je ne devais pas en augmenter le nombre.



Il faut être en France ou enclume, ou marteau; j'étois né enclume. Un patrimoine court devient tous les jours plus court, parceque tout augmente de prix à la longue & que souvent le gouvernement a touché aux rentes & aux espèces, il faut être attentif a toutes les opérations que le ministre, toujours obérré, & toujours inconstant fait dans les finances de l'état. Il y en a toujours quelques unes dont un particulier peut profiter, sans avoir obligation à personne. Est-il rien de si doux que de faire sa fortune par soi-même? le premier pas coute quelques peines, les autres sont aisés il faut être économe dans sa jeunesse; on se trouve dans sa vieillesse un fond dont on est surpris: c'est le tems où la fortune est le plus nécessaire, c'est celui où je jouïs, & après avoir vecu chez:



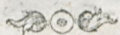
des Rois, je me suis fait Roi chez moi malgré des pertes immenses.

Depuis que je vis dans cette opulence paisible, & dans la plus extrême indépendance; le Roi de Prusse est revenu à moi, il m'envoya en 1755 un Opéra qu'il avait fait de la tragédie de Mérope; c'était sans contredit ce qu'il avait fait de plus mauvais. Depuis ce tems il a continué a m'écrire, j'ai toujours été en commerce de lettre avec sa sœur la Margrave de Bareith, qui m'a conservé des bontés inaltérables.

Pendant que je jouissais dans ma retraite de la vie la plus douce qu'on puisse s'imaginer, j'eus le petit plaisir philosophique de voir que les Rois de l'Europe ne goûtèrent pas cette tranquillité, & de conclure que la situation d'un particulier est souvent préférable à celle des plus grands Monarques, comme vous l'allez voir.



L'Angleterre fit une guerre de pirates à la France pour quelques arpens de neiges en 1756- dans le même tems l'impératrice Reine de Hongrie parut avoir quelqu'envie de reprendre, si elle pouvait, sa chere Silésie que le Roi de Prusse lui avait arrachée; elle négociait dans ce dessein avec l'impératrice de Russie, & avec le Roi de Pologne, seulement en qualité d'électeur de Saxe, car on ne négocie point avec les Polonois; le Roi de France de son côté vouloit se vanger sur les états de Hanovre, du mal que l'électeur d'Hanovre, Roi d'Angleterre lui faisoit sur mer. Frédéric qui étoit alors allié avec la France & qui avoit un profond mépris pour notre gouvernement, préféra l'alliance de l'Angleterre à celle de France, & servit a la maison de Hanovre comptant d'empêcher d'une main les Russes d'avancer dans sa



Prusse, & de l'autre les Français de venir en Allemagne, il se trompa dans ses deux idées; mais il en avoit une troisième dans la quelle il ne se trompa point, ce fut d'envahir la Saxe, sous prétexte d'amitié, & de faire la guerre à l'imperatrice Reine de Hongrie avec l'argent qu'il pillâ chez les Saxons.

Le Marquis de Brandebourg par cette manœuvre singulière fit seul changer tout le système de l'Europe. Le Roi de France voulant le retenir dans son Alliance, lui avoit envoyé le Duc de Nivernois, homme d'esprit & qui faisait de très jolis vers. L'Ambassade d'un Duc & Pair, & d'un poëte sembloit devoir flatter la vanité & le goût de Frédéric; il se moqua du Roi de France, & signa son traité avec l'Angleterre le même jour que l'Ambassadeur arriva à Berlin, joua très poliment le Duc



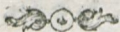
& Pair & fit une Épigramme contre le poëte.

C'était alors le privilège de la poësie de Gouverner ses états. Il y avoit un autre poëte à Paris, homme de condition, fort pauvre; mais très aimable, en un mot l'Abbé de Bernis, depuis Cardinal.

Il avoit débuté par faire des vers contre moi & ensuite étoit devenu mon ami, ce qui ne lui servait à rien: mais il étoit devenu celui de Madame de Pompadour, & cela lui fut plus utile. On l'avoit envoyé du parnasse en ambassade à Venise. Il étoit alors à Paris avec un très grand crédit: Le Roi de Prusse dans ce beau livre de poésies, que ce Mr. Freidag redemandoit à Francfort avec tant d'instance, avoit glissé un vers contre l'Abbé de Bernis.

Évités de Bernis la stérile abondance,

Je



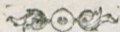
Je ne crois pas que le livre & les vers fussent parvenus jusqu'à l'Abbé mais comme Dieu est juste, Dieu se servit de lui pour vanger la France du Roi de Prusse. l'Abbé conclut un traité offensif & defensif avec Mr. de Staremberg Ambassadeur d'Autriche, en depit de Rouillé alors Ministre des affaires étrangères. Madame de Pompadour présida à cette négociation. Rouillé fut obligé de signer le traité avec l'Abbé de Bernis ce qui étoit sans exemple. Le Ministre Rouillé, il faut l'avouer, étoit le plus inepte secrétaire d'état que jamais Roi de France ait eu, & cependant le plus ignorant qui fut dans la robe; il avoit demandé un jour si la Vétéravie étoit en Italie; tant qu'il n'y eut point d'affaires épineuses à traiter, on le souffrit. Mais des qu'on eut de grands objets on sentit son insuffisance, on

F



le renvoya & l'Abbé de Bernis eut sa place.

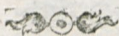
Mademoiselle Poisson Dame le Normand, Marquise de Pompadour étoit réellement premier Ministre d'état. Certains termes outrageans lâchés contre elle par Frédéric qui n'épargnoit ni les femmes, ni les poètes, avoient blessé le cœur de la Marquise & ne contribuèrent pas peu à cette révolution dans les affaires, qui reünit en un moment les maisons de France & d'Autriche après plus de deux cens ans d'une haine réputée immortelle. La Cour de France qui avoit prétendu en 1741 écraser l'Autriche la soutint en 1756 & enfin on vit la France, la Russie, la Suède, la Hongrie, la moitié de l'Allemagne, & les forces de l'Empire, déclarées contre le seul Marquis de Brandebourg. Ce Prince dont l'argent pouvoit à peine en-



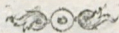
tretenir vingt mille hommes avoit une armée de cent mille fantassins, & de quarante mille cavaliers, bien composée, encore mieux exercée, pourvue de tout, mais enfin il y avoit plus de quatre cent mille hommes en armes contre le Brandebourg.

Il arriva dans cette guerre que chaque parti prit d'abord ce qu'il étoit en état de prendre. Frédéric prit la Saxe, la France prit les états de Frédéric, depuis la ville de Gueldres, jusqu'à Minden sur le Vesper, & s'empara pour un tems de tout l'électorat d'Hanovre & de la Hesse, alliée de Frédéric. L'Impératrice de Russie prit toute la Prusse, le Roi battu d'abord par les Russes battit les Autrichiens, & ensuite en fut battu dans la Bohème le 18 Juin 1757.

La perte d'une bataille sembloit devoir écraser ce Monarque, pressé

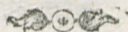


de tout côtés par les Russes & par la France lui même se crut perdu. Le Maréchal de Richelieu venoit de conclure près de Stade un traité avec les Hanovriens & les Hessois, qui ressembloit a celui *des fourches caudines*; leur armée ne devoit plus servir, le Maréchal étoit pret d'entrer dans la Saxe, avec soixante mille hommes; le Prince de Soubise alloit y entrer d'un autre côté avec plus de trente mille, & étoit secondé de l'armée des cercles de l'empire; de là on marchait à Berlin, les Autrichiens avoient gagné un second combat & étoient déjà dans Breslau, un de leur généraux même avoit fait une course jusqu'à Berlin, & l'avoit mis a contribution; le trésor du Roi de Prusse étoit presque épuisé, & bientôt il ne devoit plus lui rester un Village; on alloit le mettre au banc de



l'Empire, son procès étoit commencé il étoit déclaré rebelle; & s'il étoit pris, l'apparence étoit qu'il auroit été condamné à perdre la tête.

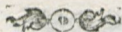
Dans ces extrémités il lui passa dans la tête de vouloir se tuër; il écrivit à sa sœur, Madame la Markgrave de Bareith, qu'il alloit terminer sa vie, il ne voulut point finir la pièce sans quelques vers; la passion de la poésie étoit encore plus forte en lui que la haine de la vie; il écrivit donc au Marquis d'Argens une longue épître en vers dans laquelle il lui faisoit part de sa résolution & lui disoit adieu; quelque singulière que soit cette épître par le sujet & par celui qui la écrite, & par le personnage à qui elle est adressée il n'y a pas moyen de la transcrire ici toute entière, tant il y a de répétitions, mais on y trouve quelques morceaux assez bien



tournés pour un Roi du Nord, en
voici plusieurs passages.

Ami le fort en est jetté
L'air de plier dans l'infortuné
Sous le joug de l'adversité
J'accourcis le tems arrêté
Que la Nature notre mère
A mes jours remplis de misère
A daigné prodiguer par liberalité,
D'un cœur assuré, d'un oeil ferme
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coup du fort
Sans timidité, sans effort
Adieu grandeurs, adieu chimères
De nos bluëttes passageres
Mes yeux ne sont point eblouis
Si votre faux éclat de ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des désirs indiscrets longtems evanouis
Au sein de la philosophie
°Ecole de la verité

Je vais me détromper de la frivolité
Qui produit les erreurs du songe de la vie
Adieu, divine volupté
Adieu plaisirs charmans qui flates la moleste
Et dont la troupe enchanteresse
Par des liens de fleurs enchaîne la gaité
Mais que fais je grand Dieu! courbé sous
la tristesse
Est ce a moi de nommer les plaisirs, l'alle-
gresse
Et sous la Griffes du vautour
Voit ou la tendre tourterelle
Et la plaintive philomèle
Chanter on respirer l'amour?
Depuis longtems pour moi l'astre de la lu-
mière
N'éclaire que des jours signalés par mes
maux
Depuis longtems Morphée avare de pavots
N'en daigne plus jeter sur ma triste pau-
pière
Je disois ce matin les yeux couverts de
pleurs



Le jour qui dans peu va paroître
M'annonce des nouveaux malheurs,
Je disais à la nuit, tu vas bientôt paroître,
Pour éterniser ma douleur
Vous, de la liberté, héros que je révere
O manes de Caton, ô manes de Brutus
Votre illustre exemple m'éclaire;
Parmi l'erreux & les abus,
C'est votre flambeau funéraire
Qui m'instruit des chemins peu connus du
Vulgaire
Que nous ont tracés vos vertus,
J'écarte les Romains, & les pompeux fan-
tômes
Qu'engendre de ses flancs la superstition
Et pour approfondir la nature des hommes
Pour connoître ce que nous sommes
Je ne m'adresse point à la Religion
J'apprends de mon maître Epicure
Que du tems la cruelle injure
Dissout les êtres composés
Que ce souffle, cette étincelle



Ce feu vivifiant des corps organisés
N'est point de nature immortelle
Il naît avec le corps, s'accroît dans les en-
fants

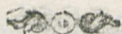
Souffre de la douleur cruelle
Il s'égaré, il s'éclipse, il baisse avec les ans
Sans doute il périra quant la nuit éternelle
Viendra nous arracher du nombre des vi-
vans

Banni, persécuté fugitif dans le monde
Trahi par des amis pervers,
Je souffre en ma douleur profonde
Plus de maux dans cet univers
Que dans la fiction de la fable féconde
N'en a jamais souffert Prométhée aux en-
fers

Ainsi pour terminer mes peines
Comme ces malheureux au fond de leur
cachots

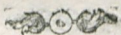
Las d'un destin cruel, & trompant leur
Boureaux

D'un noble effort brisant leur chaînes
Sans m'embarasser des moyens



Je romps les funestes liens
 Dont la subtile & fine trame
 A ce corps rongé de chagrins
 Trop longtems attache mon ame
 Tu vois dans ce cruel tableau
 De mon trépas la juste cause
 Au moins ne pense pas du neant du caveau
 Que j'aspire à l'apothéose
 Mais lors que le printems paroissant de
 nouveau
 De son sein abondant t'offre des fleurs
 écloses
 Chaque fois d'un Bouquet de mirthes & de
 roses
 Souviens toi d'orner mon tombeau.

Il attendit le 5 Novembre 1757
 l'Armée Française, & Imperiale
 dans un poste assés avantageux à
 Rosbach, sur la frontiere de Saxe,
 & comme il avoit toujours parlé de
 se faire tuer, il voulut que son frère
 le Prince Henry acquittat sa promes-



se à la tête de cinq Bataillons Prussiens qui devoient soutenir le premier effort des Armées ennemies tandis que son Artillerie les foudroyait & que sa Cavalerie attaquoit la leur.

En effet le Prince Henry, fut légèrement blessé à la gorge d'un coup de fusil, & ce fut, je crois, le seul Prussien blessé à cette journée; les Français & les Autrichiens, s'en fuirent à la première décharge, ce fut la déroute la plus inouïe & la plus complete dont l'histoire ait jamais parlé. Cette bataille de Rosbach sera longtems célèbre; on voit trente mille Français & vingt mille imperiaux prendre une fuite honteuse & précipitée devant cinq Bataillons, & quelques escadrons. Les defaites d'Azincourt de Crécy, de Poitiers ne furent pas si humiliantes.



La discipline & l'exercice militaire que son père avoit établi & que le fils avoit fortifié furent la véritable cause de cette étrange victoire. L'exercice Prussien s'étoit fortifié pendant cinquante ans, on avoit voulu l'imiter en France comme dans tous les autres États; mais on n'avoit pu faire en trois ou quatre ans avec des Français peu disciplinables ce qu'on avoit fait pendant cinquante ans avec des Prussiens; on avoit même changé de manœuvre en France presque à chaque revüe; de sorte que les Officiers & les Soldats ayant mal appris des exercices nouveaux, et tous differents les uns des autres, n'avoient rien appris du tout, & n'avoient réellement aucune discipline, ni aucun exercice. En un mot à la seule vue des Prussiens tout fut en déroute & la fortune fit passer Frédéric en un quart d'heure

du désespoir à celui du bonheur & de la gloire.

Cependant il craignoit que ce bonheur ne fut passager il craignoit d'avoir à porter tout le poids de la puissance de la France, de la Russie & de l'Autriche, & il auroit bien voulu détacher Louis quinze de Marie Thérèse. La funeste journée de Rosbach faisoit murmurer toute la France contre le traité de l'Abbé de Bernis avec la Cour de Vienne, le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon avoit toujours conservé son rang de Ministre d'État & une correspondance particulière avec le Roi de France, il étoit plus opposé que personne à l'alliance avec la cour Autrichienne; il m'avoit fait à Lyon une réception dont il pouvoit croire que j'étais peu satisfait; cependant l'envie de se mêler d'intrigue, qui le suivoit dans sa retraite, & qui à



ce qu'on prétend n'abandonne jamais les hommes en place, le porta à se lier avec nous pour engager Madame la Margrave de Bareith à s'en remettre a lui, & a lui confier les intérêts du Roi son frere; il vouloit reconcilier le Roi de Prusse avec le Roi de France? & croyoit procurer la paix. Il n'étoit pas bien difficile de porter Madame de Bareith & le Roi son frere a cette négociation, je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir que je voyais très bien quelle ne réussiroit pas.

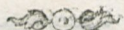
Madame la Markgrave de Bareith écrivit de la part du Roi son Frère, c'étoit par moi que passaient les lettres de cette Princesse & du Cardinal, j'avois en secret la satisfaction d'être l'entremetteur de cette grande affaire & peut-être encore un autre plaisir, celui de sentir que mon Cardinal se préparait un



grand dégoût. Il écrivit une lettre au Roi en lui envoyant cette de la Markgrave, mais il fut tout étonné que le Roi lui répondit assés sechement que le Secrétaire d'état des affaires étrangères l'instrueroit de ses intentions.

En effet l'Abbé de Bernis dicta au Cardinal la réponse qu'il devoit faire, cette réponse étoit un refus net d'entrer en négociation; il fut obligé de signer le modèle de la lettre que lui envoyoit l'Abbé de Bernis; il m'envoya cette triste lettre qui finissoit tout; & il mourut de chagrin au boût de quinze jours.

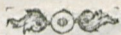
Je n'ai jamais trop eueu comment on meurt de chagrin, & comment des Ministres, & de vieux Cardinaux qui ont l'ame si dure ont pourtant la sensibilité pour être frappé a mort par un petit dégoût; mon dessein avoit été de me moquer de



lui, de le mortifier, non pas de le faire mourir.

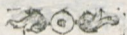
Il y avoit une espèce de grandeur dans le Ministère de France a refuser la paix au Roi de Prusse, après avoir été battu, & humilié par lui; il y avoit de la fidelité & bien de la bonté à se sacrifier encore pour la maison d'Autriche. Ces vertus furent longtems mal récompensées par la fortune.

Les Hanovriens, les Brunswikois les Hessois furent moins fidèles à leurs traités & s'en trouverent mieux; ils avoient stipulé avec le Maréchal de Richelieu qu'ils ne serviroient plus contre nous; qu'ils repasseroient l'Elbe au de là du quel on les avoit renvoyés, ils rompirent leur marché des fourches caudines des qu'ils furent que nous avions été battu à Rosbach; l'indicipline, la désertion les maladies detruisirent notre Ar-



mée, & le resultat de toutes nos opérations fut au printems de 1758. d'avoir perdu trois cent millions & cinquante mille hommes en Allemagne pour Marie Thérèse; comme nous avons fait dans la guerre de 1741 en combattant contre elle.

Le Roi de Prusse qui avoit battu notre armée dans la Thuringe à Rosbach, s'en alla combattre l'armée Autrichienne à soixante lieues de là; les François pouvoient encore entrer en Saxe; les vainqueurs marchaient ailleurs, rien n'auroit arrêté les François, mais ils avoient jeté leurs armes, perdu leurs canon, leurs munition, leurs vivres, & sur tout la tête; ils s'éparpillèrent, on rassembra leur débris difficilement, Frédéric au bout d'un mois remporta pareil jour une victoire plus signalée & plus disputée sur l'armée d'Autriche auprès de Breslau: il



reprend Breslau il y fait quinze mille prisonniers. Le reste de la Silésie rentre sous ses loix; Gustaphe Adolphe, n'avoit pas fait alors de fort grandes choses, il fallut bien alors lui pardonner ses vers, ses plaisanteries, ses petites malices, & même ses péchés contre le sexe féminin. Tous les défauts de l'homme disparurent devant la gloire du héros.

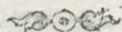




Aux Delices 6 Novembre 1759.

J'avais laissé la mes mémoires, les croyant aussi inutiles que les lettres de Bayle à Madame sa chere mère, & que la vie de St. Ecremont écrite par Desmaiseaux, & que celle de l'Abbé de Montgon, écrite par lui-même; mais bien des choses qui me paroissent ou neuves, ou plaisantes, me ramenant au ridicule de parler de moi, à moi même.

Je vois de mes fenêtrés la ville ou regnoit Jean Chauvin, le Picard dit Calvin, & la place on il fit brûlé **SERVET** pour le bien de son ame. Prèsque tous les prêtres de ce pays-ci pensent aujourd'hui comme Servet & vont même plus loin que lui. Ils ne croyent point du tout Jésus Christ Dieu, & ces Messieurs qui ont fait autre fois main basse sur le purgatoire se font humanisés jus-

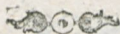


qu'à faire grace aux ames qui sont en enfer ; ils prétendent que leurs peines ne feront point eternelles, que Thesée ne sera pas toujours dans son fauteuil, que Sisiphe ne roulera pas toujours son rocher, ainsi de l'enfer auquel ils ne croyent plus, ils ont fait réellement le purgatoire auquel ils ne croyoient pas. C'est une assés jolie révolution dans l'histoire de l'esprit humain. Il y avoit la de quoi se faire couper la gorge, allumer des buchers, faire des St. Barthelemi. Cependant on ne s'est pas même dit d'injures, tant les mœurs sont changées. Il n'y a que moi à qui un de ces prédicans en ait dites, parceque j'avois ôsé avancer que leur Picard Calvin étoit un esprit dur, qui avoit fait bruler Servet fort mal à propos. Admirés je vous prie les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont

prèsque ouvertement sectaires de Servet & qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que Calvin l'ait fait bruler à petit feu avec des fagots verds.

Ils ont voulu me prouver en forme que Calvin étoit un bon homme. Ils ont prié le Conseil de Genève de leurs communiquer les pièces du procès de Servet. Le conseil plus sage qu'eux les a refusées. Il ne leur a pas été permis d'écrire contre moi dans Genève. Je regardois ce petit triomphe comme le plus bel exemple des progrès de la raison dans ce siècle.

La philosophie a remporté encore une plus grande victoire sur mes ennemis à Lausanne. Quelquel ministres s'étoient avisés dans ce pais là de compiler, je ne fais quel mauvais livre contre moi, pour l'honneur, disoient ils, de la religion



chretienne. J'ai trouvé sans peine le moyen de faire saisir les exemplaires, & de les supprimer par autorité du Magistrat. C'est peut-être la première fois qu'on ait forcé des théologiens à se taire, & à respecter un philosophe. Jugés si je ne dois pas aimer passionnément ce pais-ci. Etres pensans, je vous avertis qu'il est très agréable de vivre dans une Republique aux chefs de la quelle on peut dire: Venez demain diner chez moi, cependant je ne me suis pas encore trouvé assés libre, & ce qui est à mon gré digne de quelque attention, c'est que pour l'être parfaitement j'ai acheté des terres en France. Il y eu avoit deux à ma bienséance à une lieue de Genève qui avoient joui autre fois de tous les privileges de cette ville. j'ai eu le bonheur d'obtenir du Roi un brevet par

le quel ces privilèges me font conservés. Enfin j'ai tellement arrangé ma destinée que je me trouve indépendant à la fois, en Suisse, sur le territoire de Genève, & en France.

J'entens parler beaucoup de liberté mais je ne crois pas qu'il y ait en Europe un particulier qui s'en soit fait une comme la mienne. Suivra mon exemple qui voudra, ou qui pourra.

Je ne pouvais certainement pas mieux prendre mon tems pour chercher cette liberté, & le repos loin de Paris. On y étoit alors aussi fol, & aussi acharné dans des querelles pueriles que du tems de la ftonde. Il n'y manquoit que la guerre civile. Mais comme Paris n'avoit ni un Roi des Halles, tel que le Duc de Beaufort, ni un Coadjuteur donnant la bénédiction avec



un poignard, il n'y eut que des tracaseries civiles; elles avoient commencé par des billets de banque pour l'autre monde, inventés, comme je l'ai déjà dit, par l'Archevêque de Paris Beaumont, homme opiniatre, faisant le mal de tout son cœur, par excès de zele, un fol sérieux, un vrai saint dans le goût de Thomas de Cantorbéry; la querelle s'échauffa pour une place à l'hôpital, à laquelle le Parlement de Paris prétendoit nommer, & que l'Archevêque réputait alors place sacrée, dépendante uniquement de l'Eglise. Tout Paris prit parti. Les petites factions Jansénistes, & Molinistes ne s'épargnerent pas, le Roi les voulut traiter comme on fait quelque fois les gens qui se battent dans la rue: On leur jeta des Seaux d'eau pour les séparer. Il donna le tort aux deux partis comme de raison: mais ils n'en

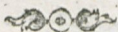


n'en furent que plus envenimés. Il exila l'Archevêque, il exila le Parlement. Mais un maître ne doit chasser ses domestiques que quand il est sur d'en trouver d'autres pour les remplacer. La Cour enfin obligée de faire revenir le Parlement, par ce qu'une chambre nommée Royale, composée de Conseillers d'État, & de maîtres des requêtes, erigée pour juger, les procès, n'avoit par trouvé pratique.

Les Parisiens s'étoient mis dans la tête de ne plaider que devant cette Cour de Justice qu'on appelle Parlement. Tous ses membres furent donc rappelés & crurent avoir remporté une victoire signalée sur le Roi. Ils l'avertirent paternellement dans une de leurs remontrances qu'il ne falloit pas qu'il exilât une autre fois son Parlement attendu, disoient ils, *que cela étoit de mauvais exem-*



ple, enfin ils en firent tant que le Roi résolut au moins de casser une de leurs chambres, & de réformer les autres. Alors ces Messieurs donnèrent tous leur démission, excepté la Grand Chambre. Les murmures éclaterent; on déclama publiquement au palais contre le Roi. Le feu qui sortoit de toutes les bouches prit malheureusement à la cervelle d'un laquais nommé Damiens, qui alloit souvent dans la grand Salle. Il est prouvé par le procès de ce fanatique de la robe, qu'il n'avoit pas l'idée de tuer le Roi, mais seulement celle de lui infliger une petite correction. Il n'y a rien qui ne passe dans la tête des hommes. Ce miserable avoit été cuistre au Collège des Jésuites, Collège ou j'ai vu quelque fois les Écoliers donner des coups de canif, & les Cuistres leurs en rendre. Damiens alla donc à Versailles dans



cette résolution, & blessa le Roi au milieu de ses gardes & de ses courtisans avec un de ces petits canifs dont on taille des plumes; on ne manqua pas dans la première horreur de cet accident d'attribuer le coup aux Jésuites qui étoient, dit on, en possession par un ancien usage. J'ai lu une lettre d'un Père Griffet dans la quelle il disoit: *Cette fois-ci ce n'est pas nous, c'est a présent le tour de Messieurs.* C'étoit naturellement au grand prévôt de la Cour a juger l'assassin, puisque le crime avoit été commis dans l'enceinte du palais du Roi.

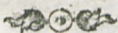
Le malheureux commença par accuser sept membres des requêtes. Il n'y avoit qu'à laisser subsister cette accusation & exécuter le criminel. Par là le Roi rendoit le Parlement odieux & se donnoit sur lui un avantage aussi durable que



la Monarchie. On croit que Mr. d'Argenson porta le Roi a donner à son Parlement la permission de juger l'affaire: Il en fut bien récompensé, car huit jours après il fut dépossédé, & exilé.

Le Roi eut la foiblesse de donner de grosses pensions aux Conseillers qui instruisirent le procès de Damiens comme s'ils avoient rendu quelque service signalé & difficile. Cette confiance acheva d'inspirer à Messieurs des enquêtes une confiance nouvelle. Ils se crurent des personnages importants, & leurs chimères de représenter la Nation & d'être les tuteurs des Rois se reveillerent. Cette scène passée, & n'ayant plus rien à faire, ils s'amuserent à persecuter les philosophes.

Omer Joli de Fleury, Avocat général du Parlement de Paris, étala dans les chambres le triomphe



le plus complet, que l'ignorance, la mauvaise foi & l'hypocrisie aient jamais remporté, plusieurs gens de lettres très estimables par leur science, & par leur conduite s'étoient associés pour composer un dictionnaire immense de tout ce qui peut éclairer l'esprit humain, c'étoit un grand objet de commerce pour la librairie de France. Le chanceliers, les Ministres encourageoient une si belle entreprise. Deja sept volumes avoient parus, on le traduisoit en Italien, en Anglois, en Allemand, en Hollandois, & ce trésor ouvert à toutes les Nations par les François pouvoit être regardé comme ce qui nous faisoit alors le plus d'honneur: Tous les excellens articles du Dictionnaire encyclopédique rachetoient les mauvais qui sont pourtant en assés grand nombre. On ne pouvoit rien reprocher à cet ouvrage que



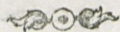


trop de declamations puériles malheureusement adoptées par les auteurs du recueil qui prenoient à toute main pour grossir l'ouvrage, mais tout ce qui part de ces auteurs est excellent.

Voilà Omer Joli de Fleury, qui le 23 Février 1759 accuse les pauvres gens d'être Athées, d'être corrupteurs de la jeunesse, rebelles au Roi &c. &c.

Omer pour prouver ces accusations cite St. Paul, le procès de théophile, & AbrahamChaumeix (*) il ne lui manquoit que d'avoir lu le livre contre le quel il parloit, on s'il l'a-

(*) Abraham Chaumeix, ci-devant vinaigrier, s'étant fait Janséniste & convulsionnaire étoit alors l'oracle du Parlement de Paris. Omer Fleury le cite comme un père de l'église. Chaumeix a été depuis maître d'école à Moscow.

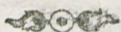


voit lu, Omer étoit un étrange imbecille, il demanda justice à la cour contre l'article *Ame* qui selon lui est le materialisme tout pur: nous remarquerons que cet Article *Ame* l'un des plus mauvais du livre est l'ouvrage d'un pauvre docteur de forbonne qui se tue à déclamer a tort & a travers contre le Matérialisme, tout le discours d'Omer Joli de Fleury fut un tissu de bevties pareilles. Il defere donc a la justice le livre qu'il n'a point lu, ou qu'il n'a point entendu, & tout le parlement sur la requisition d'Omer condamne l'ouvrage non seulement sans aucun examen, mais sans en avoir lu une page, cette façon de rendre justice est fort au dessous de celle de Bridoie. Car au moins Bridoie pouvoit rencontrer juste.

Les éditions avoient un privilége du Roi, le parlement n'a pas certai-

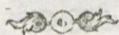


nement le droit de réformer les privilèges accordés par sa Majesté; il ne lui appartient pas de juger ni d'un arrêt du Conseil, ni de rien de ce qui est Scellé à la chancellerie; cependant il se donna le droit de condamner ce que le Chancelier avoit approuvé; il nomme des conseillers pour juger des articles de géométrie & de métaphisique contenus dans l'enciclopédie. Un chancelier un peu ferme auroit cassé l'arrêt du parlement comme très incompetent, le chancelier de Lamoignon se contenta de révoquer le privilège, afin de n'avoir pas la honte de voir juger & condamner ce qu'il avoit revêtu du sceau de l'autorité suprême. On croiroit que cette aventure est du tems du père Garasse & des arrêts contre l'éminétique; cependant elle est arrivée dans le seul siècle éclairé qu'ait eu la France, tant il est vrai qu'il suffit



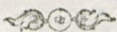
d'un sot pour deshonorer une nation.

On avouera sans peine que dans de telles circonstances Paris ne devoit pas être le séjour d'un philosophe & qu'Aristote fut très sage de se retirer à Chaleis, lorsque le fanatisme dominoit dans Athenes, d'ailleurs l'état d'homme de lettres à Paris est immédiatement au dessus de celui d'un bateleur, l'état de gentilhomme ordinaire de sa Majesté que le Roi m'avoit conservé n'est pas grand chose. Les hommes sont bien fots, & je crois qu'il vaut mieux bâtir un beau chateau comme je l'ai fait, y jouer la Comédie & y faire bonne chere que d'être levraudé à Paris comme ciclotius par les gens tenant la cour du parlement, & les gens tenant l'écurie de la Sorbonne. Comme je ne pouvais assurément ni rendre les hommes plus raisonna-



bles, ni le parlement moins pédant, ni les théologiens moins ridicules, je continuais a être heureux loin deux.

Je suis quasi honteux de l'être en contemplant du port tous les orages. Je voyais l'Allemagne inondée de sang; la France ruinée de fond en comble; nos armées, nos flottes battues; nos Ministres renvoyés, l'un après l'autre sans que les affaires allassent mieux; le Roi de Portugal assassiné, non pas par un laquais, mais par les grands du pays, & cette fois-ci les Jesuites ne pouvant pas dire *ce n'est pas nous* ils avoient conservé leur droit, & il a été bien prouvé depuis, que ces bons pères avoient saintement mis le couteau dans les mains des parricides; ils disent pour leurs raisons qu'ils sont souverains au Paragai & qu'ils ont traité avec le Roi de Portugal de cou-



ronné à couronne. Voici une petite
aventure aussi singulière qu'on en ait
vue depuis qu'il y a eu des Rois &
des poètes sur la terre. Frédéric ayant
perdu un tems assés long à garder
les frontières de la Silésie dans un
camp inexpugnable, il s'y est ennuyé
& pour passer le tems, il a fait une
ode contre la France, & contre le
Roi. Il m'envoya son ode signée
Frédéric au commencement de Mai
1759. & accompagnée d'un paquet
énorme de vers & de prose; j'ouvre
le paquet, & je m'apperçois que je
ne suis pas le premier qui l'ai ou-
vert; il étoit visible qu'en chemin
il avoit été décacheté; je transis de
frayeur en lisant dans l'ode les stro-
phes suivantes.

O nation folle & vaine,
Qoi! font ce là les guerriers
Sous Luxembourg sous Turenne,

G 6



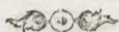
Couverts d'immortels lauriers;
Qui vrais amans de la gloire
Affrontaient pour la victoire,
Les dangers & le trepas?
Je vois leur vil assemblage
Aussi vaillant au pillage,
Que lache dans les combats.
Quoi! votre foible Monarque
Jouet de la Pompadour
Flétri par plus d'une marque,
Des opprobres de l'amour,
Lui qui détestant les peines
Au hazard remet les rênes
De son empire aux abois,
Cet esclave parle en maître,
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le fort des Rois.

Je tremblai donc en voyant ces
vers parmi lesquels il y en a de très
bons, ou du moins qui passeront



pour tels , j'ai malheureusement la réputation meritée d'avoir jusquici corrigé les vers du Roi de Prusse , le paquet a été ouvert en chemin , les vers transpireront dans le public , le Roi de France les croira de moi , & me voila criminel de leze Majesté & qui pis est coupble envers Madame de Pompadour.

Dans cette perpléxité je prie le Resident de France à Genève de venir chés moi , je lui montre le paquet. Il convient qu'il a été dé-cacheté avant de me parvenir ; il juge qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre dans une affaire ou il y alloit de ma tête que d'envoyer le paquet à Mr. le Duc de Choiseul , Ministre en France ; en toute autre circonstance je n'aurais pas fait cette démarche , mais je fus obligé de prévenir ma ruine ; je faisais connoître à la Cour tout le fond du caractère



de son ennemi; je savais bien que le Duc de Choiseul n'en abuseroit pas & qu'il se borneroit à persuader le Roi de France que le Roi de Prusse étoit un ennemi véritable qu'il falloit caresser si on pouvoit.

Le Duc de Choiseul ne se bornera pas là, c'est un homme de beaucoup d'esprit. Il fait des vers, il a des amis qui en font. Il paya le Roi de Prusse en même manière & m'envoya une ode contre Frédéric aussi mordante, aussi terrible, que celle de Frédéric; entre nous en voici des échantillons détachés.

Ce n'est plus cet heureux génie
 Qui des arts dans la Germanie,
 Devoit allumer le flambeau,
 Epoux, fils, & frère coupable,
 C'est celui qu'un père equitable,
 Voulut étouffer au berceau,



Cependant c'est lui dont l'audace,
Des neuf sœurs & du Dieu de Trace,
Croit réunir les attributs,
Lui qui chés Mars, comme au Parnasse,
N'à jamais occupé de place,
Qu'entre Zoyle & Mævius!

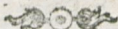
Vois malgré la pourpre romaine,
Néron poursuivi sur la scène,
Par les mépris des légions,
Vois l'oppressé de Syracuse,
Sans front prostituant sa Muse,
Aux insultes des nations.

Jusque là censeur moins sauvage,
Souffre l'innocent badinage,
De la nature, & des amours,
Peux tu condamner la tendresse,
Toi que n'en as connu l'ivresse,
Que dans les bras de tes tambours.

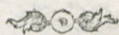




Le Duc de Choiseul en me faisant passer cette réponse m'assura qu'il alloit la faire imprimer si le Roi de Prusse publioit son ouvrage & qu'on battrait Frédéric à coups de plume comme on esperoit le battre à coup d'épée. Il ne tenoit qu'à moi si j'avois voulu me réjouir de voir le Roi de France & le Roi de Prusse faire la guerre en vers. C'étoit une scène nouvelle dans le monde, je me donnai un autre plaisir : celui d'être plus sage que Frédéric. Je lui écrivis que son ode étoit fort belle, mais qu'il ne devoit pas la rendre publique, qu'il n'avoit pas besoin de cette gloire, qu'il ne devoit pas se fermer toute voye de réconciliation avec le Roi de France, l'aigrir sans retour & le forcer à faire les derniers efforts pour tirer de lui une juste vengeance. J'ajoutai que ma nièce avoit



brulé son ode dans la crainte mortelle qu'elle ne me fut imputée; il me crut, me remercia, non sans quelques reproches d'avoir brûlé les plus beaux vers qu'il aye faits dans sa vie. Le Duc de Choiseul tint parole & fut discret. Pour rendre la plaisanterie complete, j'imaginai de poser les premiers fondemens de la paix de l'Europe sur ces deux pièces qui devoient perpétuer la guerre jusqu'à ce que Frédéric fut écrasé. Ma correspondance avec le Duc de Choiseul me fit naître cette idée. Elle me parut si ridicule, si digne de tout ce qui se passoit alors que je l'embrassai & que je me donnai la satisfaction de prouver par moi même sur quels petits & foibles pivots roulent les destinées des royaumes. Mr. de Choiseul m'écrivit plusieurs lettres ostensibles tellement conçues que le Roi de Prusse



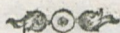
put se hazarder a faire quelques ouvertures de paix sans que l'Autriche put prendre ombrage du Ministre de France, & Frédéric m'en écrivoit de pareilles dans les quelles il ne risquoit pas de déplaire à la Cour de Londres. Ce commerce très délicat dure encore. Il ressemble aux mines que font deux chats qui montrent d'un côté patte de velours & des griffes de l'autre. Le Roi de Prusse battu par les Russes & ayant perdu Dresde 'a besoin de la paix, la France battue sur terre par les Hanovriens & sur mer par les Anglois, ayant perdu son argent très mal-à-propos est forcé de finir cette guerre ruineuse (voilà belle émie, à quel point nous en fommes.





Le 27 Octobre 1759. Aux Delices.

Je continue & ce sont toujours des choses singulières; le Roi de Prusse m'écrivit du 7 Octobre, *je vous en manderai d'avantage de Dresde ou je serai dans trois jours &* le troisième jour il est battu par le Maréchal de... & il perd dix mille hommes; il me semble que tout ce que je vois est la fable du pot au lait. Notre grand Martin Berryer ci-devant Lieutenant de Police à Paris, & qui a passé de ce poste à celui de Secrétaire d'État, & Ministre des mers sans avoir jamais vu d'autre flotte que la galiotte de St. Cloud & le coche d'auxere, notre Berryer di-je, s'étoit mis dans la tête de faire un bel Armement naval pour opérer une descente en Angleterre. A peine notre flotte a-t-elle mis le nez hors de Brest quelle à été battue par



les Anglais, brisée par les rochers, détruite par les vents ou engloutie par la mer.

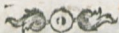
Nous avons eu pour controleur Général des finances un Silhouette que nous ne connoissions que pour avoir traduit en prose quelques vers de Pope. Il passait pour un aigle, mais en moins de quatre mois l'aigle s'est changée en oison. Il a trouvé le secret d'anéantir le crédit, au point que l'État manqua d'argent tout d'un coup pour payer les troupes, le Roi à été obligé d'envoyer sa vaisselle à la monnoie, une bonne partie du Royaume a suivi cet exemple.





1er. Fevrier 1760.

Enfin après quelques perfidies du Roi de Prusse comme d'avoir envoyé à Londres des lettres que je lui avois confiées, d'avoir voulu semer la zizanie entre nous & nos alliés, toutes perfidies permises à un grand Roi, surtout en tems de guerre je recois des propositions de paix de la main du Roi de Prusse, non sans quelques vers (il faut toujours qu'il en fasse) je les envoyai à Versailles. Je doute qu'on les accepte; il ne veut rien céder & il propose pour dédommager l'électeur de Saxe qu'on lui donne Erford qui appartient à l'électeur de Mayance. Il faut toujours qu'il dépouille quelqu'un; c'est sa façon; nous verrons ce qui résultera de ses idées & sur tout de la campagne qu'on va faire.



Comme cette grande & horrible tragédie, est toujours mêlée de comique, ou vient d'imprimer à Paris les *poesies* du Roi mon maître comme disait *Freitag*. Il y a une épître au Maréchal *Keit*, dans laquelle il se moque beaucoup de l'immortalité de l'ame & des chrétiens. Les dévots n'en sont pas contents, les prêtres Calvinistes murmurent. Les pédants le regardoient comme le soutien de la bonne cause ils l'admiroient quant il jettoit dans des cachots les Magistrats de Leipzig, & qu'il vendoit leur lits pour avoir leur argent, mais depuis qu'il s'est avisé de traduire quelque passages de Sèneque, de Lucrèce, de Cicéron, ils le regardent comme un monstre.

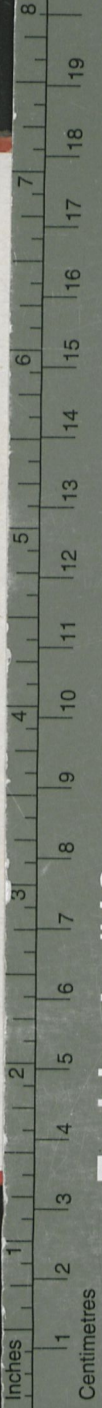
Les prêtres canoniseroient Cartouche de vol.

F I N.

112434

S

AR=112434



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

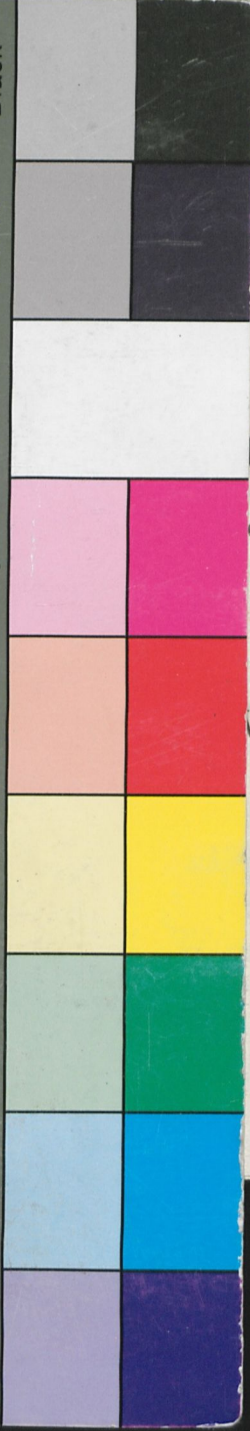
Red

Magenta

White

3/Color

Black



OIRES

OUR

A LA VIE

DE

VOLTAIRE.

